

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉTUDIANTES CHINOISES :
PROBLÈMES ET DÉFIS PENDANT LA TRANSITION SOCIALE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
TIANHAN GUI

MARS 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens dans un premier temps à remercier Madame Francine Descarries, professeure du Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal, pour avoir dirigé ce travail de recherche ainsi que pour sa compréhension et sa gentillesse. Son exigence et sa disponibilité ont été un grand moteur dans la réalisation de ce mémoire. Je la remercie non seulement pour son aide durant mes études académiques, mais aussi pour son soutien avec mon français.

Je voudrais aussi remercier Monsieur Jean-Marc Larouche et Madame Shirley Roy, professeurs du Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal ainsi que Madame Marie-Andrée Roy, professeure du Département des sciences des religions de l'Université du Québec à Montréal, pour leur aide et encouragement tout au long de mes études à l'UQAM. En tant qu'étudiante étrangère, leur sollicitude a été un soutien très important pour moi.

Je tiens également à remercier, pour leur support et coopération, chacune des 15 étudiantes interviewées dans le cadre de ce travail de recherche : YindongJia, Shuang Guo, Xiaoguang Li, Xiaoxia Wang, Yingyan Wang, Hui Li, Shanshan Huang, Yingchong Wang, Jing Ji, Nina Tian, Wenjun Ding, Wangqing Shan, Yu Yuan, Ayan Qu, Wanting Dong. Il n'aurait jamais été possible de réaliser ce travail sans la précieuse contribution de ces étudiantes.

Un remerciement spécial à mes parents, Hong Wang et Kai Gui, pour leur support pendant tous les moments de ma vie, et aussi à mon copain, Tianfu Wang, qui me soutient toujours.

À toutes ces personnes, j'adresse mes plus vifs remerciements.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX ET DE FIGURE.....	v
RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : FORMULATION DU PROBLÈME DE RECHERCHE	5
1.1 Contexte de la question	5
1.2 Questions, hypothèses et intentions de recherche	10
CHAPITRE II : MODÈLE DE RECHERCHE	13
2.1 Cadre théorique.....	13
2.1.1 Stéréotype sexuel	13
2.1.2 Représentation sociale	15
2.1.3 Reproduction sociale et socialisation	17
2.1.4 Dissonance cognitive	21
2.2 État de la question	24
2.2.1 Femmes et l'enseignement supérieur en Chine	24
2.2.2 Discrimination à l'embauche : lacunes dans les politiques gouvernementales et impuissance des diplômées	28
2.2.3 Représentation sociale des jeunes étudiantes : persistance de stéréotypes	

sexuels et adhésion à la norme traditionnelle	31
2.2.4 Stéréotype sexuel dans la reproduction sociale : éducation familiale	35
2.2.5 Une situation contradictoire : conflits entre différentes attentes sociales dirigées vers les jeunes étudiantes	37
CHAPITRE III : MÉTHODE DE RECHERCHE	40
3.1 Outil et dimensions de recherche	40
3.2 Univers d'analyse et échantillon de recherche	41
3.3 Déroulement des entrevues	42
3.4 Analyse des verbatims et difficultés rencontrées.....	43
CHAPITRE IV : LA VIE SOCIALE DES ÉTUDIANTES : LES PRATIQUES SEXISTES SONT « PARTOUT »	44
4.1 Qui sont-elles? – Portrait de l'échantillon	44
4.2 Discriminations sexuelles dans la vie sociale des étudiantes	49
4.2.1 Sexisme sur le campus universitaire.....	49
4.2.2 Discrimination sexuelle sur le marché du travail : un phénomène « très courant » aux yeux des jeunes étudiantes.....	54
CHAPITRE V : REPRÉSENTATION SOCIALE DU RÔLE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHINOISE.....	60
5.1 Représentations sociales des compétences féminines.....	60
5.2 Adhésion à la norme traditionnelle.....	64

CHAPITRE VI : ÉDUCATION FAMILIALE : LES STÉRÉOTYPES SEXUELS DANS LA REPRODUCTION SOCIALE.....	70
6.1 Modèle de la division du travail au sein de leur famille.....	70
6.2 Ambiguïté des parents sur l'éducation de la fille.....	72
6.3 Influences des mères et des grand-mères sur la trajectoire des filles.....	76
CHAPITRE VII : QU'EST-CE QU'ELLES PEUVENT FAIRE ?— CONTRADICTIONS ET DISSONANCES COGNITIVES DANS LE PLAN DE VIE DES ÉTUDIANTES.....	79
7.1 Idées contradictoires sur les rapports de genre.....	79
7.1.1 Femme indépendante ou « sexe subordonné » ?	80
7.1.2 Droits égalitaires et responsabilités égalitaires.....	85
7.2 Contradictions entre différentes attentes et norme sociales.....	87
7.2.1 Exigences dépassées de la société chinoise envers les femmes.....	87
7.2.2 Entre le travail et la famille, entre la sphère publique et privée... un point d'équilibre difficile à trouver.....	92
CONCLUSION.....	96
ANNEXE : GRILLE D'ENTREVUES.....	101
BIBLIOGRAPHIE.....	103

LISTE DES TABLEAUX ET DE FIGURE

Tableau 1 : Proportion des étudiantes dans les universités chinoises après 1949	2
Tableau 2 : Sex-ratio parmi les étudiants issus de différentes régions de la chine....	25
Tableau 3 : Le sex-ratio parmi les étudiants issus de différents groupes sociaux	26
Tableau 4 : Nombre et la proportion des étudiantes de deuxième et troisième cycles en Chine dans les années 1990	27
Tableau 5 : La perception des rapports de sexes des étudiants chinois	33
Tableau 6 : Professions idéales aux yeux des lycéens	36
Tableau 7 : Portrait de l'échantillon.....	45
Tableau 8 : Le seuil d'admissibilité de BFSU à Beijing de certains départements en 2009	51
Tableau 9 : Selon les étudiantes interviewées, les caractéristiques qui comptent le plus pour les deux sexes sur le « marché du mariage »	88
Figure 1 : Proportion des femmes actives dans les trois secteurs de 1978 à 2001	7

RÉSUMÉ

Pendant cette dernière trentaine d'années de l'ouverture et de la réforme économique du pays, la Chine a connu un grand changement social et un développement économique rapide. Depuis cette période, les femmes chinoises sont confrontées aux conflits entre l'invasion de nouvelles idées progressistes et la persistance des idées traditionnelles. À mesure que le statut des femmes chinoises s'améliore et que de plus en plus de jeunes filles peuvent accéder à l'enseignement supérieur, la société chinoise a plus d'attentes envers les jeunes femmes instruites et aussi plus d'exigences dans la sphère publique. Mais en même temps, la société leur impose toujours plusieurs autres contraintes traditionnelles. Ainsi, les présents travaux s'intéressent à l'analyse des représentations sociales des jeunes étudiantes chinoises qui sont nées après 1980 et qui vivent dans la société chinoise contemporaine. Dans cette recherche, nous avons effectué des entrevues semi-directives avec 15 étudiantes chinoises dont le questionnement porte sur les pratiques sexistes auxquelles ces étudiantes sont confrontées dans leur vie sociale, ainsi que sur leurs attitudes envers ces phénomènes sociaux, sur les conditions de leur éducation familiale, sur leur perception des rapports de genre et sur leur plan de vie. À travers la communication avec ces 15 étudiantes, nous avons constaté leur difficulté de concilier divers systèmes de valeur et différentes attentes sociales, ainsi que leur dilemme entre la volonté de vivre de manière autonome et les contraintes sociales traditionnelles. En telle circonstance, les jeunes femmes chinoises d'aujourd'hui se retrouvent souvent placées en situation de dissonance.

INTRODUCTION

Le taux de fréquentation de l'enseignement supérieur par les femmes représente un critère pertinent pour évaluer l'égalité des genres au sein d'un pays. Depuis 1980, à mesure de la politique d'ouverture pratiquée par la Chine et des réformes économiques¹ mises en place, l'éducation des femmes connaît un développement continu et significatif : la proportion d'étudiantes au sein des universités étant en constante progression (Junlan Wang, 2003), tandis qu'elles sont de plus en plus nombreuses à investir des disciplines traditionnellement considérées comme « masculines » (*China Youth*, 2006).

En 1998, les étudiantes représentaient 39,8 % du nombre total d'étudiants dans les universités chinoises²; en 2008, cette proportion atteignait 54,7 %³, le nombre des étudiantes excédant donc maintenant celui des étudiants. À mesure que de plus en plus de jeunes femmes entrent à l'université, nous espérons que les facteurs d'inégalité qui marquent les rapports hommes-femmes dans la société chinoise, et particulièrement dans le milieu de l'enseignement supérieur, auraient disparu. Or, paradoxalement, malgré cette présence plus massive des étudiantes, la capacité d'acceptation de la pleine et entière participation des femmes à la société civile ne semble pas avoir augmenté au même rythme, notamment en ce qui concerne leur participation au marché du travail. Selon un sondage de MyCOS HR Digital Information Co. Ltd.⁴ portant sur la situation de l'emploi des diplômés universitaires, en 2010, en Chine, le taux d'emploi des étudiantes diplômées apparaît en effet de

¹ Depuis 1978, la Chine a commencé à appliquer une politique d'ouverture et de réformes économiques. Il s'agit d'un important tournant historique de la Chine après l'échec de la Révolution Culturelle.

² Voir le site web Feminist.cn, <http://www.feminist.cn/mos/content/view/2466/14632/>, consulté le 15 avril 2010.

³ Selon le sondage de *Chinese Academy of Social Science* en 2008.

⁴ MyCOS est abréviation de *My China Occupational Skills*, un organisme d'enquête indépendant d'éducation fondée par Boqing Wang, un universitaire chinois en 2006. Le site offre une base de données longitudinales sur la situation d'emploi des diplômés universitaires en Chine afin d'aider les universités à évaluer la qualité et la production de leurs programmes d'éducation. L'enjeu est également de résoudre le problème du chômage des diplômés qui a considérablement augmenté à travers le pays au cours des dernières années.

8,5 % inférieur à celui des étudiants⁵, la discrimination sexuelle à l'embauche étant un problème toujours présent sur le marché d'emploi chinois.

Tableau 1
Proportion des étudiantes dans les universités chinoises après 1949

Année	Nombre total des étudiants	Nombre des étudiantes	Proportion des étudiantes
1949	117133	23157	19,77 %
1953	216430	54714	25,58 %
1957	444359	103324	23,25 %
1961	947166	233488	24,65 %
1965	674436	181281	26,88 %
1973	313645	96500	30,77 %
1977	625319	181623	29,04 %
1981	1279472	312390	24,42 %
1985	1703115	510586	29,98 %
1989	2082111	710593	33,70 %
1993	2535517	852158	33,61 %
1997	3176944	1185000	37,30 %
2001	7190700	3023000	42,04 %
2003	11085642	4741200	44,52 %

Source : Annuaire statistique de l'éducation en Chine, 1949-2004

⁵ Voir le site web Xinhua Net, http://news.xinhuanet.com/edu/2010-03/02/content_13079371.htm, consulté le 15 avril 2010.

Étant donné sa grande population, la Chine se trouve toujours dans une situation d'excès de main d'œuvre. Selon la recherche de Chinese Academy of Social Sciences, depuis 2007, le problème du chômage s'aggrave à travers le pays d'une manière sans précédent⁶. Dans un contexte économique actuellement peu favorable à l'expansion du marché de l'emploi, il est donc à craindre que les jeunes étudiantes aient encore plus de difficultés que les étudiants à faire valoir leurs compétences sur le marché du travail.

Les filles ayant maintenant une quasi-égale opportunité d'atteindre l'enseignement supérieur que les garçons en Chine, elles sont beaucoup plus cultivées que les femmes des générations précédentes et possèdent le savoir-faire nécessaire pour gagner leur vie. Aussi, comme l'université est définie comme un endroit qui permet le développement des esprits libres et qui vise à cultiver l'indépendance et l'intelligence, d'une part, les étudiantes sont perçues comme des « femmes modernes indépendantes », à qui l'on demande d'être performantes dans le travail et de vivre de manière autonome. Mais, de l'autre, la situation plus sombre de l'emploi pour les diplômées féminines semble indiquer que lorsque ces jeunes femmes instruites entrent dans la société, elles sont encore confrontées à des pratiques inégalitaires arbitraires. À l'appui de cette assertion, une enquête en ligne de *Global Times*⁷ en 2010 montre que malgré que les Chinois reconnaissent l'avancement des femmes chinoises dans la sphère publique, ils continuent de survaloriser le rôle traditionnel des femmes: la proportion de répondants qui apprécient le modèle de « femme dévouée à sa carrière » représente seulement 1,5 % du nombre total des participants à l'enquête⁸. Il est plus vraisemblable d'envisager que devant les différentes attentes sociales qui leur sont adressées, les étudiantes se trouvent confrontées à une situation

⁶ Voir *China social situation and analysis and forecast* de 2007 à 2011, publié par Chinese Academy of Social Sciences.

⁷ Un journal chinois.

⁸ Site web *Chinese women's research network* : <http://www.wsic.ac.cn/academicnews/74702.htm>, consulté le 8 septembre 2011.

conflictuelle. D'un côté, elles ambitionnent de réaliser leurs propres valeurs et idéaux au sein de la société civile, de l'autre, elles sont socialisées à un ensemble de normes et de comportements attendus des femmes dans la société chinoise.

C'est donc avec la double intention de mieux comprendre comment des étudiantes universitaires gèrent les contradictions et les pressions inhérentes qui découlent de la cohabitation de représentations et de pratiques progressistes et traditionnelles sur la place des femmes dans la société chinoise et de cerner les représentations et attentes qu'elles entretiennent à l'égard de leur situation personnelle et de leur avenir professionnel que nous avons entrepris la présente recherche.

Dans un premier temps, nous procéderons à une présentation du contexte social arrière de la question de recherche pour ensuite préciser les questions et hypothèses, alors que le second chapitre sera consacré à l'élaboration du cadre théorique et présentation des résultats d'études qui nous permettent de caractériser au préalable la situation des jeunes étudiantes universitaires chinoises. Dans le troisième chapitre, notre méthode de recherche est exposée. Les chapitres suivants sont consacrés à la présentation et à l'analyse des résultats de notre recherche.

CHAPITRE I

FORMULATION DU PROBLÈME DE RECHERCHE

1.1 Contexte de la question

En Chine, à la fin du XIX^{ème} siècle, le principe de l'égalité des sexes commence à se répandre. Au début du XX^{ème} siècle, au moment où le régime monarchique est renversé, la société chinoise connaît de profonds changements. Après la Révolution de 1911⁹ et le Mouvement du 4-Mai¹⁰ (en 1919), la réflexion sur les valeurs traditionnelles et la naissance d'idées nouvelles entraînent une première vague d'émancipation des femmes. Au cours des deux premiers tiers du XX^{ème} siècle, la Chine est traversée par plusieurs grandes crises politiques : les troubles internes après le renversement de la monarchie, la guerre sino-japonaise, la guerre civile et la révolution culturelle. Aussi, depuis le début du XX^{ème} siècle, en tant que membres indispensables des guerres, des révolutions et de la reconstruction de l'ordre social, les femmes chinoises ont été amenées à pénétrer en grand nombre la sphère publique en tant que militantes pour combattre, au côté des hommes, les ennemis internes et externes et en tant que travailleuses de la reconstruction de l'ordre social.

⁹ La « Révolution chinoise de 1911 », soit « Révolution Xinhai (辛亥革命) », renverse la Dynastie des Qing après 268 ans de règne (1644 - 1912). Le système impérial qui gouverne la Chine depuis des millénaires se termine.

¹⁰ Le « Mouvement du 4-Mai » est une insurrection qui éclate en Chine le 4 mai 1919.

La Chine est entrée en guerre contre l'Allemagne auprès des Alliés en 1917. À la Conférence de paix de Paris (1919) qui aboutit au traité de Versailles, les Alliés attribuent au Japon la partie des territoires du Shandong auparavant sous contrôle de l'Allemagne. Cet accord convient aux autorités chinoises qui obtiennent un prêt du Japon, mais enflamme la jeunesse universitaire qui, le 4 mai 1919, peu après la naissance de la République chinoise, manifeste dans les rues de Pékin aux cris de « il faut sauver le pays ». Trois mille étudiants manifestent ainsi sur la place Tian'anmen. Il s'agit d'un mouvement nationaliste qui, outre le traité de Versailles, dénonce les « vingt et une demandes » présentées par le Japon à leur gouvernement à l'issue de la Première Guerre mondiale et qui placent la Chine sous domination japonaise. Guidés par de jeunes intellectuels progressistes, les étudiants dénoncent également le poids des traditions, le pouvoir des mandarins et l'oppression des femmes. Ils se montrent favorables à la modernité et aux sciences nouvelles. Le Mouvement du 4-Mai marque l'émergence en Chine d'une conscience patriotique opposée aux Occidentaux comme aux Japonais, après l'abolition de l'Empire Mandchou. Site web : <http://fr.showchina.org/03/06/1/200904/t304358.htm>, consulté le 11 juillet 2010.

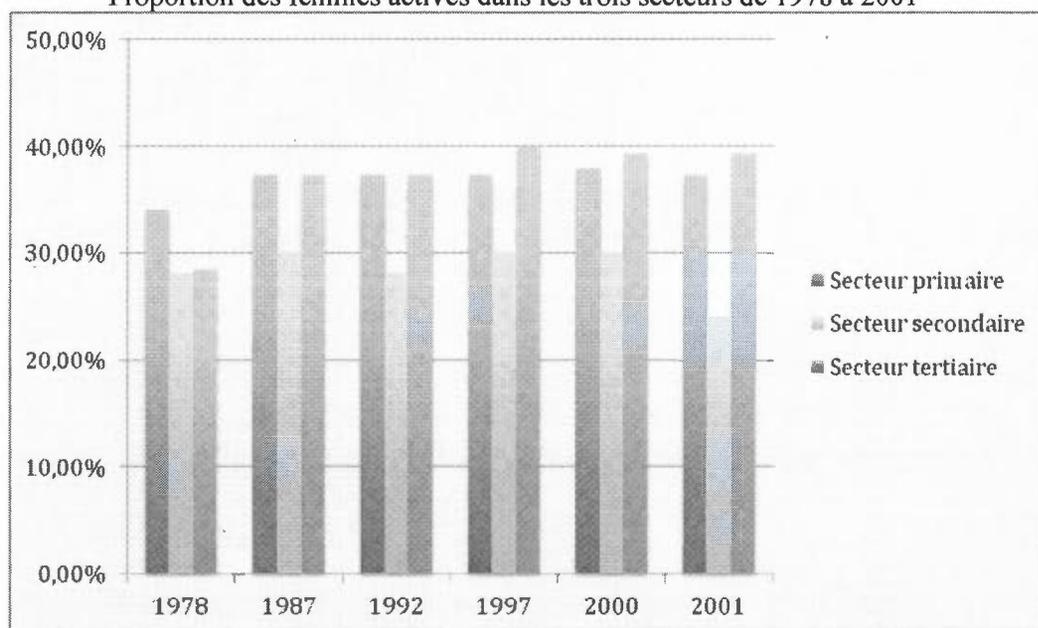
Dans les circonstances, l'émancipation des femmes s'inscrivait dans un contexte révolutionnaire et devenait, du fait même, un enjeu de la mouvance politique et était considérée comme partie prenante de la lutte de classe dans laquelle l'égalité des femmes et des hommes était posée comme présupposé. Il était stipulé en l'occurrence que le cercle vicieux de la sujétion des femmes serait brisé par l'instauration d'une société sans classe. Pourtant, tel l'observe Isabelle Attané dans son œuvre *Une Chine sans Femme ?* (2005), si les femmes ont effectivement atteint une certaine liberté pendant la période de la guerre et de la révolution, les transformations générées l'ont été sur un calque de la condition masculine et en tant que membre de la classe ou de la nation, c'est-à-dire en autant qu'elles peuvent « ressembler aux hommes » (Isabelle Attané, 2005). Au milieu des années 1960, Mao a prononcé un discours en réclamant que « Les temps ont changé, les hommes et les femmes sont égaux. Les femmes sont aussi capables de faire ce que les hommes font¹¹ ». Ainsi, cette « émancipation » formelle des femmes chinoises a atteint son sommet pendant la Révolution culturelle¹². Dans une série d'œuvres d'art et de littérature parus pendant cette période, bien que les femmes révolutionnaires aient acquis la libération et le statut égal avec les hommes, elles ont perdu leur féminité. Elles imitaient les hommes dans presque tous les domaines : elles s'habillaient, se comportaient et travaillaient comme eux. Dans ces œuvres, l'apparence de beaucoup de femmes révolutionnaires est masculinisée, elles ne portaient que le « titre » de « femme », mais leur féminité était effacée. Ce qui amène plusieurs auteurs à constater que si la révolution ambitionnait d'annihiler les jougs traditionnels qui emprisonnaient les femmes depuis des millénaires, c'était au prix de leur transformation en hommes (Cuiping You, 2005 ; Guangying Song, 2007 et Qiaoning Li, 2003). Le système patriarcal à l'origine des valeurs et des pratiques traditionnelles qui encadraient la vie des femmes, ne se voyait donc pas fondamentalement remis en question.

¹¹ Voir le site web : <http://acwf.people.com.cn/GB/99041/101011/6188330.html>, consulté le 12 août 2011.

¹² De 1966 à 1976.

Après la Révolution culturelle, vers 1978, la société chinoise se stabilise. Elle entre dans une nouvelle ère. L'État se focalise de nouveau sur le développement économique et l'amélioration de la vie du peuple. Le gouvernement met en place une série de mesures pour protéger les droits et les intérêts des femmes : il s'efforce de créer des opportunités d'emploi pour elles, d'assumer l'égalité de rémunération entre hommes et femmes et d'accélérer la scolarisation des filles, etc. Selon la Fédération Nationale des Femmes de Chine, en 1949, soit l'avènement de la République Populaire de la Chine, le taux d'activité des femmes urbaines n'était que de 10 %; en 2005, ce taux a atteint 90 %. Après 1978, soit depuis la réforme économique et l'ouverture du pays, les femmes occupent également une place de plus en plus importante dans tous les métiers et professions (voir la figure 1).

Figure 1
Proportion des femmes actives dans les trois secteurs de 1978 à 2001



Source : *Annuaire statistique de la Chine*, rédigé par National Bureau of Statistics of China, 2002

Mais, si formellement les femmes jouissent d'un statut égal à celui des hommes, au fur et à mesure que le pays et la société se stabilisent, il apparaît que plusieurs des changements préconisés sont demeurés lettre morte, les conditions de vie des femmes ne s'avérant pas aussi modifiées qu'anticiper, tandis que les pratiques et les attitudes sociales défavorables aux femmes demeurent encore très présentes. Comme L. S. Stavrianos le souligne dans *A Global History : From Prehistory to the 21st Century* (7^{ème} édition), bien que les femmes aient joué un rôle indispensable dans toutes les révolutions politiques modernes, dans une certaine mesure, elles occupent quand même une position subordonnée dans l'espace public tout comme dans l'espace privé. Il est vrai que si, pour la plupart, note l'auteur, les femmes ont participé aux révolutions politiques, elles l'ont fait au nom de la lutte des classes et n'ont pas formellement lutté pour leur propre émancipation, laissant largement intouchée une dynamique de rapports de sexe défavorable aux femmes. Aussi, bien que la situation des femmes se soit sensiblement améliorée après les guerres et les révolutions politiques, l'ordre traditionnel du pouvoir patriarcal a peu changé, alors que la division sexuelle du travail qui en est le fondement est peu ou pas remise en question et constitue toujours la norme. La famille est respectée comme une sphère essentiellement féminine et la responsabilité première des femmes demeure les soins aux enfants et le travail domestique.

Dans le climat de relative stabilité qui s'instaure après la révolution culturelle, un ensemble de problèmes non foncièrement résolus refont donc surface. Ainsi, au début des années 1980, la société chinoise connaît une controverse à savoir « Si les femmes doivent rentrer à la maison » (Liwen Liang, 2003 et Yongping Jiang, 2001). Plusieurs auteurs estiment que la résurgence d'une telle question, dans une conjoncture où les mentalités n'ont pas foncièrement changées, est liée au fait que la Chine disposant d'un surplus de main d'œuvre au sein d'un marché du travail fortement concurrentiel, il apparaissait approprié pour plusieurs de suggérer aux

femmes de rentrer à la maison pour laisser plus d'emplois aux hommes. Même aujourd'hui, il existe encore des individus qui épousent ce point de vue. Ce qui laisse entrevoir que lorsqu'une société n'a plus besoin de la collaboration de tous ses membres, les femmes sont rapidement considérées comme le « surplus », puisque leur rôle premier demeure toujours celui d'« épouse vertueuse et [de] bonne mère à la maison » (Isabelle Attané, 2005). De là, dans un contexte de surabondance de main d'œuvre à demander aux femmes de « céder » leur place sur le marché du travail, car il appartient « naturellement » aux hommes, il n'y a qu'un pas facilement franchi.

Au cours des 30 dernières années de l'ouverture du pays et du développement économique rapide, les Chinois connaissent une invasion des idées occidentales de même que la résurgence des idées traditionnelles chinoises. Le conflit entre la « modernité » et le « traditionnel » se révèle de plus en plus complexe. Alors qu'il est demandé aux femmes d'être instruites, autonomes, et performantes dans le travail ou de vivre de manière autonome, la société exige aussi qu'elles se consacrent pleinement à leur famille, voire qu'elles respectent diverses normes morales restrictives, alors qu'elle n'impose jamais des exigences comparables aux hommes. La progression de nouvelles représentations sur la place des femmes dans l'esprit public et la reconduction des anciens modèles féminins placent les femmes chinoises dans une situation paradoxale. Car, si la société chinoise change vite, il semble que l'idéologie machiste résiste aux changements. L'observation nous permet d'affirmer qu'il existe une réelle distance entre la réalité et l'idéal, les pratiques quotidiennes et les principes mis de l'avant. La société chinoise d'aujourd'hui pose, en conséquence, un grand nombre d'exigences contradictoires aux femmes.

Dans un tel contexte, en tant que jeunes femmes instruites, les étudiantes chinoises d'aujourd'hui subissent les contrecoups de cette situation ambiguë. Nées après l'ouverture du pays et entrées à l'université au XXI^{ème} siècle, elles vivent dans un environnement plus ouvert que les générations précédentes, elles ont accès à plus

d'idées et de choses nouvelles. Mais, en même temps, elles vivent une situation plus complexe marquée par des conflits entre différents systèmes de valeurs et attentes sociales; l'augmentation significative du nombre de filles qui atteignent l'enseignement supérieur dans un contexte, par ailleurs, de concurrence de plus en plus acharnée et d'attrition de l'offre d'emploi; et, enfin, la propagation d'idée d'égalité des sexes dans un environnement social imprégné d'un sexisme, certes moins explicite, mais toujours présent. Or, puisque les jeunes femmes ont vraisemblablement des opportunités équivalentes à celles des garçons eu égard à leur accès à l'enseignement supérieur, il est tout à fait logique qu'elles désirent l'égalité avec les hommes dans leur vie sociale et de disposer d'une marge d'autonomie dans la réalisation de leur projet de vie. Mais, dès leur sortie du campus, l'observation démontre qu'au moment d'amorcer leur vie professionnelle et sociale, plusieurs font face à une série de contraintes et de contradiction peu propice à la réalisation de leur ambition d'autonomie.

1.2 Questions, hypothèses et intentions de recherche

Au regard d'une telle situation, l'intention principale de notre recherche est de connaître les conditions de vie de jeunes étudiantes universitaires dans la société chinoise actuelle et les représentations qu'elles entretiennent à l'égard de leur propre situation. Ainsi, outre l'intention de mettre en lumière les nouveaux problèmes auxquels les étudiantes chinoises sont confrontées, nous voulons connaître comment elles interprètent et vivent les contradictions qui les confrontent. Nous sommes intéressée à savoir comment elles gèrent ces conflits, comment elles s'accommodent, résistent ou rejettent les idées reçues et les contradictions que cela entraîne au niveau de leur vie quotidienne, comment elles envisagent leur vie et, enfin, comment les tensions qu'elles rencontrent influencent leur choix de vie et leur trajectoire personnelle. Ainsi notre démarche de recherche sera organisée autour des questions

suivantes : Quelles sont les pressions sociales qui touchent davantage ces étudiantes dans l'organisation de leur vie et quelles sont les représentations qu'elles entretiennent à l'égard de leur identité et de leur projet de vie ? Comment considèrent-elles et traitent-elles les contradictions et les pressions inhérentes à l'organisation des rapports sociaux de sexe en Chine ?

À travers le contexte social du sujet de notre recherche, nous envisageons que différentes attentes et normes sociales envoient des messages contradictoires aux étudiantes chinoises susceptibles de les laisser dans un état d'incertitude, d'ambivalence quant aux attitudes, comportements et prédispositions à développer. Nous pensons que cette situation est difficile à vivre tant sur le plan social que sur le plan psychoaffectif. Elle constitue une entrave au plein développement de leur potentiel et génère une série de contradictions dans la trajectoire de vie de ces étudiantes. Ces dernières étant, par effet de socialisation, appelées plus ou moins à se conformer au double message reçu, ce qui risque d'entraîner chez elles une condition embarrassante provoquée par la dissonance entre intégration et rejet.

En explorant les difficultés, incertitudes et exigences contradictoires auxquelles les étudiantes chinoises sont confrontées, nous serons en mesure de mettre en lumière les représentations des valeurs de genre développées par une nouvelle génération de femmes chinoises, de même que les difficultés qu'elles rencontrent en tant que femmes dans la société chinoise contemporaine. Sans hésiter, nous faisons l'hypothèse qu'au cours des 30 années de développement rapide entraîné par l'ouverture du pays à de nouveaux modèles de comportement et représentations sociales des rapports de sexe, les problèmes qu'expérimentent les jeunes universitaires chinoises soient différents de ceux des autres générations en raison des incertitudes et des conflits que génèrent la coexistence d'une conception passéiste de la féminité ou de la division sexuelle des rôles et la formulation de nouvelles exigences éducationnelles et professionnelles à leur endroit. Nous envisageons que

reflétant les pressions inhérentes à une telle situation, le discours des étudiantes reflètera une certaine confusion idéologique, où valeurs et normes modernes et traditionnelles s'entremêlent et s'interpellent.

CHAPITRE II

MODÈLE DE RECHERCHE

Avant d'explorer ces questions précises, nous présentons d'abord les outils conceptuels qui constituent le support théorique de notre recherche. Ensuite, à partir des publications de chercheurs chinois, nous ferons état de la situation des femmes dans l'enseignement supérieur chinois. Enfin, nous exposons les méthodes et les dimensions de recherche de même que notre univers d'analyse.

2.1 Cadre théorique

Pour analyser la situation des jeunes universitaires que nous avons rencontrées, outre le concept de stéréotype sexuel, nous nous appuyons, tour à tour, sur celui de représentation sociale, celui de reproduction, celui de socialisation et enfin celui de dissonance cognitive dans la mesure où ce coffre à outils théoriques nous permet de comprendre comment ces jeunes étudiantes vivent les contradictions qui les confrontent, comment elles regardent leur rôle social et le rôle social des femmes contemporaines.

2.1.1 Stéréotype sexuel

En tant que manifestation importante des inégalités entre les sexes, les stéréotypes sexuels constituent un élément non négligeable du processus de socialisation.

« Les stéréotypes sont un mode de pensée qui, non seulement réduit les singularités, mais encore [...] sert à “dédialectiser, réifier et dépersonnaliser” la réalité concrète et à crédibiliser une “perception essentialiste” de celle-ci » (J. Gabel, 2003, p.2, cité par Francine Descarries et Marie Mathieu, 2009). En général, « un stéréotype reflète l'ensemble des croyances d'un individu relatives aux caractéristiques ou aux attributs d'un groupe » (Judd et Park, 1993) et d'une catégorie sociale. Parmi les stéréotypes les plus fréquemment dénoncés se retrouvent les stéréotypes sexuels ou sexistes.

Les stéréotypes sexuels offrent notamment une vision limitée des identités féminine et masculine et des rapports de sexe. Ils reflètent des perceptions figées des hommes et des femmes. Ils sont les manifestations immédiates des inégalités entre les sexes venant en appui à des pratiques sexistes envers les femmes. Les stéréotypes sexuels interviennent dès l'enfance dans la construction du rapport à l'autre sexe. Traditionnellement, la masculinité est synonyme de « confiance », d'« autonomie », de « domination », de « puissance », de « rationalité », d'« intelligence », etc. Et la féminité est associée à la « douceur », la « sensibilité », la « beauté », la « subordination », etc. (Francine Descarries, 2009, note de classe). Dans *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin* (Descarries et Mathieu, 2009, p.39), les auteures affirment que les stéréotypes sexuels sont omniprésents dans la vie quotidienne. Ils sont transmis par les médias, la famille, l'école et plusieurs autres institutions sociales. Ces instances sont des agents de socialisation importants qui assurent généralement, « le caractère convergent des divers processus de socialisation à l'œuvre de même que leur transcription quasi automatique dans des pratiques quotidiennes [rendant] très difficile la résistance à leur contenu cognitif et idéologique » (Descarries et Mathieu, 2009, p.39).

Dans le processus de socialisation, les stéréotypes sexuels exercent une influence importante sur les comportements des garçons et des filles et, lorsqu'ils

sont intériorisés, il est difficile de s'en débarrasser. Par effets de socialisation, ils sont souvent perçus comme « naturels », comme « points de référence pour orienter [les] comportements, pour déterminer [les] attitudes » (Gosselin, 2000). Selon plusieurs auteurs, l'adhésion aux stéréotypes sexuels exerce des effets négatifs sur le plan scolaire, l'orientation disciplinaire et professionnelle, la santé physique et mentale, de même que sur la sexualité et les rapports amoureux (Descarries et Mathieu, 2009). Selon Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amand :

[D]ans le processus de reproduction des rapports sociaux de sexe, les filles se soumettraient aux stéréotypes qui leur sont assignés socialement, telles la docilité et la soumission, ce qui leur conférerait un avantage sur le plan scolaire : une meilleure autodiscipline en classe, un plus grand respect de l'autorité, plus de temps investi dans les travaux scolaires, etc. Les valeurs scolaires seraient ordonnées en fonction de la « petite fille modèle » (Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amand, 2003).

Plus largement, nous retenons que les stéréotypes sexuels viennent en appui aux pratiques sexistes au quotidien et contribuent, en conséquence, au renforcement de la subordination des femmes:

La condition de la femme, ici et maintenant, est le résultat d'une décision profondément ancrée qui s'est progressivement formée et a pénétré de manière extraordinaire la culture (et donc la politique); [...] décision qui est prise pour naturelle et instinctive [...]. Par conséquent, les femmes ont longtemps été victimes d'une image de soi qui paralyse leur volonté et court-circuite leur cerveau, les amenant jusqu'à nier les évidences que leur livrent leurs sens et à douter d'elles-mêmes à un degré alarmant. (Vivian Gornick, 1971, cité par Descarries et Mathieu, 2009)

2.1.2 Représentation sociale

Afin d'explorer comment les stéréotypes sexuels marquent de leur empreinte les comportements des étudiantes, il importe également de comprendre comment ceux-ci viennent en appui aux représentations sociales de la féminité et de la position des femmes en société. En effet, selon la définition proposée par Denise

Jodelet, les représentations sociales constituent :

[...] une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une société commune à un ensemble social. [...] On reconnaît généralement que les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissent notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. (Denise Jodelet 1989, p.36)

Selon Jodelet, les représentations sociales sont le produit et le processus de l'intégration et de l'appropriation de la vie extérieure (Jodelet, 1989), « elles sont orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal. [...] Le marquage social des contenus ou des processus de représentation est à référer aux conditions et aux contextes dans lesquels émergent les représentations, aux communications par lesquelles elles circulent, aux fonctions qu'elles servent dans l'interaction avec le monde et les autres» (Jodelet, 1984). Ainsi, comme la société est fondée sur la contrainte et la coopération (Serge Moscovici, 1989), les représentations sociales sont inséparables de la société et de l'environnement. L'individu partage des pensées, des langages et des manières d'agir avec son milieu et son groupe d'appartenance, ce partage affirme un lien social et une identité. Les représentations sociales ne sont pas seulement déterminées par le sujet lui-même, elles sont plutôt déterminées par « le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social » (Jean-Claude Abric, 1989).

Selon Abric, les représentations sociales ont des fonctions d'orientation, elles guident les comportements et les pratiques des individus :

La représentation intervient directement dans *la définition de la finalité de la situation*, déterminant ainsi *a priori* le type de relations pertinentes pour le sujet mais aussi éventuellement, dans des situations où une tâche est à effectuer, le type de démarche cognitive qui va être adopté. [...]

La représentation produit également *un système d'anticipations et d'attentes*, elle est donc une action sur la réalité : sélection et filtrage des informations, interprétations visant à rendre cette réalité conforme à la

représentation. (Abric 1994, p. 17)

Dans la foulée de ces théories, nous posons que les représentations sociales des femmes ne peuvent pas être détachées des influences et des contraintes sociales. L'environnement social véhicule ces représentations et les stéréotypes sexuels qui les traduisent, alors que pour assurer le lien avec leur milieu d'appartenance, les femmes en viennent à intérioriser le modèle de représentation que le système patriarcal a déterminé pour elles.

2.1.3 Reproduction sociale et socialisation

Pour comprendre comment les hommes et les femmes en viennent à accepter et à considérer comme « naturelles » les positions et les places qui leur sont assignées (Descarries, 1980), il nous faut également nous appuyer sur les concepts de reproduction sociale et de socialisation pour comprendre la dimension dynamique du phénomène de la reconduction des inégalités entre les garçons et les filles d'aujourd'hui tout comme la pérennité des représentations traditionnelles de la féminité et de la masculinité.

Selon Bourdieu, toute société cherche à se reproduire et dispose pour ce faire des mécanismes de la socialisation en tant que processus à travers lequel l'individu apprend à vivre dans la société. Par ce mécanisme, l'ordre et la position sociale sont reproduits, alors que les individus apprennent les façons d'agir et de penser pour répondre aux attentes qui leur sont adressées. Dans *La Reproduction : éléments d'une théorie du système d'enseignement* et *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Bourdieu et Jean-Claude Passeron montrent comment le système d'éducation notamment exerce sur l'individu un « pouvoir de violence symbolique », certains héritent d'une bonne position sociale, mais d'autres sont les « déshérités » (comme les hommes et les femmes dans une société patriarcale). Cela construit et légitime peu à

peu un rapport social inégal et hiérarchique entre différents groupes sociaux. D'après Bourdieu et Passeron, les obstacles culturels et l'origine sociale sont des facteurs principaux de ces inégalités, l'individu « hérite » de ces inégalités directement dans leur famille, et l'école est l'endroit où on renforce les hiérarchies. C'est ainsi que l'individu est également héritier des hiérarchies sexuelles. Dans la famille, les différents comportements, statut social et familial du père et de la mère se transmettent insensiblement aux garçons et aux filles. Dans ce processus, les enfants intériorisent ces comportements. Leur imitation du père ou de la mère alimente implicitement l'embryon de leur concept de genre, tout comme la division sexuelle du travail qui encadre leur vie familiale. La socialisation transmise par l'éducation familiale et le milieu scolaire est donc au cœur du processus de la reproduction sociale et de l'engendrement de distinctions dans la constitution des représentations sociales des garçons et des filles.

Précisons ici que nous retenons que la socialisation est l'ensemble des processus par lesquels l'individu construit son identité sociale; elle est non seulement le résultat des contraintes culturelles et sociales qui lui sont imposées, mais elle résulte aussi des interactions de l'individu avec son environnement. Pour reprendre les termes de Durkheim (1922), il s'agit d'une intégration méthodique d'un ensemble de règles et de normes. Selon Pierre Tap et Chantal Zaouche-Gaudron (1999, p. 25) la socialisation implique un double processus d'intégration :

1. *L'intégration sociale* par laquelle l'individu devient un *socius* (membre d'une société et d'une culture) et un *alter ego* (interlocuteur et partenaire dans des relations interpersonnelles), pour reprendre les expressions proposées par Henri Wallon. L'accès aux relations, aux réseaux et aux rapports sociaux impliquent en fait trois séries de processus articulés : *l'initiation, l'insertion et intégration...*
2. *L'intégration psychique du social* par laquelle l'individu fait siennes les pratiques, les croyances, les normes et les valeurs caractéristiques de sa culture et de sa société d'appartenance. Cette intégration implique également trois séries de processus articulés : *l'identification/imitation, l'intériorisation et l'appropriation.*

Selon ces auteurs, dans le processus de socialisation des enfants, les garçons et les filles reçoivent différentes éducations et influences qui portent sur les manières d'agir, de penser et de sentir. Ainsi, ce double processus d'intégration différenciée entre filles et garçons engendre les différentes *identités de genre*, *identités sexuelles* et *identités sexuées*.

Il ne fait plus de doute que pour tous les individus, la perception de genre se forme depuis l'enfance. Bien qu'il existe des controverses sur le processus de la formation de l'identité de genre, un large consensus existe à l'effet que l'identité de genre n'est pas innée, mais qu'elle est socialement construite à travers le processus de la socialisation. En tant que première instance de socialisation, la famille joue donc un rôle prépondérant. Traditionnellement garçons et filles reçoivent une éducation différenciée selon le sexe depuis leur naissance, les enfants sont « guidé[s] très tôt vers les attentes et les rôles dévolus à [leur] sexe¹³ ». En général, dans la famille, les parents appliquent différentes pratiques d'éducation selon le sexe des enfants aux garçons et aux filles. Ils encouragent les garçons de faire des sports plus exigeants, les jouets des garçons sont souvent des *playmobils* ou des *transformers* qui ont besoin de plus de travail de manœuvre, alors que les filles restent souvent dans une sphère contrainte, les jouets incitants au mimétisme maternel ou incitant les petites filles à l'univers de la mode et du maquillage. Indéniablement, il est reconnu que « les jouets ont un sexe » (Cromer, 2005, cité par Descarries et Mathieu, 2009). Par ailleurs, les parents disent aussi souvent à leur(s) enfant(s) comment agir pour « être comme un garçon » ou « être comme une fille ».

Certains travaux de Duru-Bellat et de Anne Dafflon analysent la socialisation différenciée selon le sexe, par exemple, *L'école des filles, Filles-garçons : socialisation différenciée?*, etc. Dans *L'école des filles*¹⁴, Duru-Bellat propose qu'« il

¹³ Francine Descarries et Marie Mathieu, *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, Québec, Conseil du statut de la femme, 2009, p. 46.

¹⁴ Duru-Bellat M., *L'école des filles*, Paris, L'Harmattan, 1990.

existe des pratiques éducatives différenciées de manière précoce. Il semble que l'on stimule davantage le "comportement social" des filles. En revanche, les garçons sont plus stimulés sur le plan moteur (on les manipule avec plus de vigueur, on les aide davantage à s'asseoir, à marcher.)¹⁵ ». Ces socialisations différentielles des garçons et des filles engendrent et accentuent les inégalités entre les sexes. En tant que « petite société », les inégalités de sexe existent déjà à l'école. Or, selon Duru-Bellat, si nous disons que les hommes sont plus compétents que les femmes dans les activités académiques et le travail, c'est que les différences d'orientation de la famille et de l'école entraînent les différences de réussite entre les deux sexes :

Les demandes d'orientation entre garçons et filles jouent [...] un rôle déterminant. [...] [L]es choix des jeunes sont largement informés par l'anticipation qu'ils font des rôles d'adulte. Dans notre pays, les orientations scientifiques ne sont pas seulement des choix culturels vers tel ou tel type de profession; ce sont aussi la voie pour accéder aux professions du haut de l'échelle sociale, professions aussi exigeantes que prestigieuses. Or, dès le lycée, toutes les enquêtes auprès des jeunes filles montrent que celles-ci n'anticipent pas seulement ce fonctionnement très sexué du marché du travail, mais aussi un certain fonctionnement de la famille (cf. notamment Duru-Bellat, 1995). Dans leurs projets de vie, les jeunes pensent de manière indissociable avenir professionnel et avenir familial, avec des différences importantes selon les sexes. Or, si tous les jeunes lycéens, garçons et filles, se projettent dans une vie professionnelle, les filles donnent bien plus de place à la famille dans leurs projets d'avenir (Safont-Mottay, 1997). (Duru-Bellat 2004, p.70-71)

La Chine est un pays ayant une longue histoire patriarcale. Pendant des millénaires, des relations inégales ont marqué les rapports entre les hommes et les femmes, alors que l'observation nous force à constater qu'elles persistent toujours. Ainsi, le recours aux deux concepts évoqués ci-avant, est particulièrement pertinent pour déconstruire toute approche naturalisante de l'inégalité entre les sexes dans la société chinoise et de saisir pourquoi les étudiantes rencontrées continuent d'intérioriser un discours patriarcal malgré leur accès aux études universitaires.

¹⁵ Site web : www.unice.fr/adminstaps/conseillers_peda_L3EM/Socialisation.doc, consulté le 15 avril 2010.

2.1.4 Dissonance cognitive et construction de la connaissance

Dans le premier chapitre, nous avons affirmé que les jeunes étudiantes chinoises d'aujourd'hui vivent avec difficultés le conflit que suscite chez elles la coexistence d'idées progressistes et les vieux clichés sur la féminité et le rôle des femmes. Pour qualifier les confusions, les dilemmes, et les conflits idéologiques qui sont les leurs, nous proposons de recourir au concept de dissonance cognitive.

La théorie de la dissonance cognitive a été élaborée par Léon Festinger et présentée dans son ouvrage *L'Échec d'une prophétie*. Selon Festinger, la dissonance cognitive concerne les processus psychologiques internes qu'expérimente un individu face à certaines valeurs contradictoires ou à certaines situations contraires à ses convictions ou manières d'agir et de penser. Dans son livre *La théorie de la dissonance cognitive*, Festinger affirme que la dissonance et la consonance concernent les relations existant entre une série d'éléments. Ces éléments font référence à ce qu'on appelle la cognition, soit les choses qu'une personne connaît sur elle-même, sur son comportement et sur son entourage : « Some of these elements represent knowledge about oneself: what one does, what one feels, what one wants or desires, what one is, and the like. Other elements of the knowledge concern the world in which one lives: what is where, what leads to what, what things are satisfying or painful or inconsequential or important, etc. » (Festinger, 1957, p. 9). La dissonance cognitive est plus précisément : « un sentiment d'inconfort psychologique, causé par deux éléments cognitifs discordants, et plongeant l'individu dans un état qui le motive à réduire ce sentiment inconfortable (Festinger, 1957)¹⁶ ». Plus concrètement, c'est un état de tension ressentie par un individu qui se trouve confronté à des valeurs contradictoires.

La dissonance est inévitable dans les circonstances suivantes :

¹⁶ Olivier Brunel et Céline Gallen, *Et si c'était de la dissonance cognitive ?*, 2010, version électronique, du site web L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/54/77/75/PDF/LEMNA_WP_201045.pdf, consulté le 8 août 2011, p.1.

- 1) *Contact direct initial avec une situation* : une situation entièrement nouvelle est susceptible d'introduire un certain nombre de nouveaux éléments de cognition incohérents avec ceux qui préexistent;
- 2) *Un changement dans la situation* : de la même façon, un changement dans la situation peut amener des items de cognition, jusqu'alors cohérents, à devenir incohérents;
- 3) *Communication* : la communication avec les autres est susceptible d'introduire de nouveaux items qui sont incohérents avec ceux de l'agent; [et]
- 4) *Existence simultanée de différentes cognitions dont certaines sont cohérentes et d'autres incohérentes* : dans le cas général, une cognition est liée à plusieurs autres dont certaines sont cohérentes et d'autres dissonantes.¹⁷

Puisque nous présupposons que la confrontation à des valeurs contradictoires risque d'entraîner chez les jeunes étudiantes une condition embarrassante provoquée par la dissonance entre intégration et rejet, il faut également comprendre qu'en tant qu'entrepreneures de morale, comment ces étudiantes font leur choix entre le refus ou le rejet de certaines valeurs et se mobilisent pour changer les choses. Nous allons recourir pour ce faire aux travaux de Peter Berger et Thomas Luckmann, ainsi que ceux de Bernard Lahir.

Dans leur œuvre *La construction sociale de la réalité*, Berger et Luckmann établissent que la réalité sociale est en fait subjective, qu'elle est construite dans un processus d'intersubjectivation entre les acteurs. Selon eux, la société se déploie en un processus dialectique continu composé de trois phases : l'extériorisation, l'objectivation et l'intériorisation. C'est un processus intemporel, « c'est plutôt la société et chacune de ses parties qui sont simultanément caractérisées par ces trois phases », et « ceci est également vrai pour l'individu appartenant à la société, qui simultanément extériorise son propre être à l'intérieur du monde social et l'intériorise en tant que réalité objective ». Plus précisément, « être en société veut dire participer à sa dialectique » (Berger et Luckmann, 1986, p. 177-178). Pourtant, les auteurs

17 Philippe Pasquier et Brahim Chaib-draa, *Pragmatique des communications agent : approche par la cohérence cognitive*, version électronique, site web de Simon Fraser University, www.sfu.ca/~ppa12/Publications/Pasquier-MFI03-theorie-coherence.ps, consulté le 6 août 2011, p.7.

disent que l'individu n'est pas né membre d'une société, il est « né avec certaines prédispositions à l'égard de la société, et il devient un membre de la société » (*idem.*). Ainsi, ils proposent les notions de socialisation primaire et secondaire :

La socialisation primaire est la première socialisation que l'individu subit dans son enfance, et grâce à laquelle il devient un membre de la société. La socialisation secondaire consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de sa société. (*Ibid.*, p. 179)

Bernard Lahire aborde également ces deux processus de socialisation dans son œuvre *L'Homme pluriel : Les ressorts de l'action*. Selon Lahire, l'hétérogénéité est toujours présente durant ces deux processus de socialisation. Les acteurs sont toujours placés dans différents contextes sociaux. Par conséquent, ils possèdent différents stocks de dispositions, d'habitus ou de capacités et deviennent ainsi des acteurs pluriels :

Parce que nous n'occupons pas dans les contextes sociaux en question de positions identiques ou semblables [...], nous vivons des expériences variées, différentes et parfois contradictoires. Un acteur pluriel est donc le produit de l'expérience [...] de socialisation dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes. Il a participé successivement au cours de sa trajectoire ou simultanément au cours d'une même période de temps à des univers sociaux variés en y occupant des positions différentes. (Lahire, 1998, p. 42)

En nous appuyant sur la théorie de la dissonance cognitive, nous tenterons de voir comment les étudiantes rencontrées regardent et vivent de différents systèmes de valeurs dans la société chinoise contemporaine, et comment elles traitent les conflits entre leurs volontés personnelles et des attentes sociales dépassées. Les propositions de Berger et Luckmann sur la construction de la réalité sociale nous aiderons, par ailleurs, à explorer les raisons pour lesquelles ces jeunes femmes conceptualisent ces confrontations.

2.2 État de la question

Après avoir situé le cadre théorique, nous allons maintenant explorer les études qui nous permettront de mieux cerner la situation des jeunes femmes dans la société chinoise, en particulier du point de vue de leurs expériences universitaire et familiale, et aussi des expériences de jeunes diplômées sur le marché d'emploi.

Nous avons consulté beaucoup de travaux concernant la situation des femmes dans l'enseignement supérieur. Il y a aussi un grand nombre de chercheurs qui s'intéressent aux conditions de vie des étudiantes universitaires dans la société chinoise actuelle. Leurs travaux portent principalement sur la division sexuelle des disciplines à l'université, les difficultés et les contraintes auxquelles les jeunes diplômées sont confrontées quand elles cherchent du travail, les stéréotypes de genre dans l'éducation familiale et leur influence sur le développement personnel de ces filles, les attitudes des étudiantes face au travail, le mariage et la famille, pour ne nommer que les principaux aspects abordés.

2.2.1 Femmes et l'enseignement supérieur en Chine

Nous retenons d'abord de notre consultation des ouvrages sur le rapport des femmes chinoises à l'enseignement supérieur au XX^{ème} siècle que les chercheurs ont largement documenté les avancées et les lacunes à l'égard de l'égalité des sexes dans l'enseignement supérieur.

Dans *The history of Chinese female's education* (Xianjun Xiong, 2005), *The Process and Problems of the Women's Higher Education in China* (Xiaohong Huang, 2004), *Research on the Evolution and Developmental Countermeasure of the China Feminine Higher Education* (Julan Wang, 2006), les chercheurs présentent diverses facettes de l'histoire et du mode de participation des femmes chinoises à

l'enseignement supérieur. Pourtant, en plus de présenter l'avancement des femmes dans l'enseignement supérieur que nous avons exposé dans l'introduction, les auteurs soulignent qu'il existe encore de nombreux problèmes qui affectent la participation des femmes à l'enseignement supérieur.

D'abord, le déséquilibre économique entre les différentes régions du pays a un impact sur le taux de participation des femmes à l'enseignement supérieur. Les différences entre régions rurales et urbaines, développées et moins développées sont, ainsi que le révèle le tableau 2, très marquées. Les femmes qui vivent dans les régions développées et urbaines sont beaucoup plus nombreuses au sein des ressources éducatives que les femmes des régions sous-développées. À travers le tableau 2, nous pouvons constater que dans les universités, le sex-ratio des étudiants provenant de régions urbaines est plus équilibré que celui caractérisant la situation des étudiantes et des étudiants des milieux ruraux. Dans les régions sous-développées, c'est d'ailleurs encore en grand nombre que les filles n'ont toujours pas accès à l'enseignement primaire. Une telle sous-participation se reflète nécessairement au niveau de l'accès aux cycles supérieurs d'études (Junlan Wang, 2003).

Tableau 2

Sex-ratio parmi les étudiants issus de différentes régions de la chine

Sexe	Ville	Bourg	Campagne
Garçon	55,42 %	66,08 %	85,04 %
Fille	44,58 %	33,92 %	14,94 %

Source : Maoyuan Pan, 2001

Tableau 3
Le sex-ratio parmi les étudiants issus de différents groupes sociaux

Sexe	Fonctionnaire	Employé d'entreprise	Professionnel en science, éducation, culture et soin et santé	Ouvrier	Paysan
Garçon	58,82 %	55,1 %	57,95 %	69,34 %	84,7 %
Fille	41,18 %	44,9 %	42,05 %	30,66 %	15,3 %

Source : Maoyuan Pan, 2001

Le statut socioéconomique des parents influe également sur le taux de participation des filles. Les données du tableau 3 indiquent que parmi les familles plus aisées et possédant un statut social plus élevé, les filles jouissent d'un droit à l'éducation relativement égal à celui des garçons. Pour leur part, les jeunes femmes issues du milieu paysan, et dans une moindre mesure du milieu ouvrier, ont nettement moins de chance d'accéder à l'enseignement supérieur que les étudiantes issues des familles de fonctionnaires, d'employés d'entreprise et de professionnels en science, éducation ou de la culture. Il est fort courant d'observer que dans les milieux paysans et ouvriers, les parents ont tendance à penser que c'est inutile pour les filles d'accéder à l'éducation universitaire. Il leur importe davantage qu'elles intègrent le plutôt possible le marché du travail ou qu'elles se trouvent un bon mari. D'autant que dans la mesure où la situation économique des familles de ces milieux est très précaire, lorsqu'elles ont plus d'un enfant, les garçons seront toujours favorisés pour accéder aux ressources éducatives. Dans ces familles, les parents attachent toujours plus d'importance au développement personnel de leur(s) fils que celui de leur(s) fille(s) (Jianqi Zhang, 1997).

Tableau 4

Nombre et la proportion des étudiantes de deuxième et troisième cycles en Chine
dans les années 1990

Année	Nombre total des étudiants en 2 ^e et 3 ^e cycle (par personne)		Nombre des étudiantes en 2 ^e et 3 ^e cycle (par personne)		Proportion des étudiantes
	Doctorat	Maîtrise	Doctorat	Maîtrise	
1992	14558	79417	1627	21666	24.8%
1993	17570	88835	2179	25265	25.8%
1994	22660	104991	3142	30782	26.6%
1995	28752	116396	4447	35582	27.6%
1996	35203	126832	5982	41049	29.0%
1997	39927	135702	7394	45903	30.3%
1998	45246	153110	9140	53568	31.6%
1999	54038	178525	11945	63492	32.4%

Source : Annuaire statistique de l'éducation en Chine, 1992-1999

Malgré les progrès réalisés en Chine, comme dans la plupart des pays disposant d'un profil statistique analogue, la proportion d'étudiantes inscrites dans les universités diminue au fur et à mesure de la progression dans les cycles d'études. Bien que leur présence se soit accrue au cours de la récente décennie. Ainsi entre 1992 et 1999, la représentation des étudiantes au sein des effectifs de deuxième et de troisième cycles est passée de 24,8 % à 32,4 % (voir le tableau 4). Si, d'un côté, il est possible de penser que cette situation reflète un manque de confiance en soi de la part de potentielles candidates aux études supérieures ou d'une auto-exclusion, plusieurs chercheurs chinois attribuent cette situation au fait que certains parents n'approuvent pas que leur fille fasse le doctorat ou même la maîtrise jugeant cela « inutile » pour une femme (Junlan Wang, 2003 et Xiaohong Huang, 2004).

Ainsi, bien que la condition des femmes chinoises se soit améliorée au cours des récentes décennies, notamment en regard de leur accès aux études universitaires, il reste que la division sociale des sexes marque encore de son empreinte dans l'accès de l'enseignement supérieur.

2.2.2 Discrimination à l'embauche : lacunes dans les politiques gouvernementales et impuissance des diplômées

Dans le chapitre I, nous avons mentionné que la Chine jouit d'un haut taux d'activité de la part des femmes dans les régions urbaines et que la grande majorité des étudiantes entreront sur le marché d'emploi au terme de leurs études. Ainsi, ces jeunes étudiantes constituent un important bassin de main-d'œuvre. Toutefois, dans la Chine d'aujourd'hui, beaucoup d'employeurs continuent à être réfractaires à l'embauche de diplômées. Plusieurs n'hésitent pas à dire ouvertement qu'ils embauchent seulement les étudiants masculins, malgré que ce soit illégal (Xia Wang,

2010). Dans d'autres entreprises, bien qu'elles tiennent compte de la loi et de l'opinion publique, il existe des pratiques qui, bien que plus subtiles, n'en demeurent pas moins sexistes. Selon un sondage réalisé au sein de trois universités à Tianjin (une grande ville près de Beijing) par le Tianjin Human Resources Development Service Center, le taux d'emploi des diplômés, en 2007, était de 83,0 %, celui des diplômées, de 79,5 %. Selon un sondage effectué par l'Université de Xiamen, bien que les filles représentent aujourd'hui la moitié du corps étudiant de cette université, les opportunités d'emploi ouvertes aux étudiantes représentent, à qualité égale, seulement 87 % de celles offerts aux étudiants (Kailin Xian et Xiaowei Guan, 2010).

Comment se fait-il que les employeurs trouvent la latitude pour exercer d'une manière aussi flagrante leurs politiques discriminatoires envers les femmes ? Après avoir consulté des documents qui portent sur la discrimination sexuelle sur le marché du travail et des lois et règlements pertinents, nous avons constaté que certaines lacunes dans les politiques gouvernementales empêchent les diplômées d'obtenir des opportunités égales à celles des hommes à l'embauche.

Premièrement, la grande majorité des lois et des règlements pertinents concernant les droits et les intérêts des femmes actives visent à protéger celles qui ont déjà établi une relation d'emploi avec des employeurs, alors qu'il existe très peu de politiques concernant les droits des femmes par rapport à l'embauché elle-même (Fangyuan Deng, Fei Cai et autres, 2011). Par exemple, l'article 2 de *La loi de la République populaire de Chine sur le travail (La loi sur le travail)* (2008) stipule que :

La présente loi s'applique à toutes les entreprises et organismes économiques individuels (ci-après désignés « Employeurs ») sur le territoire de la République Populaire de Chine ainsi qu'aux salariés liés à eux par une relation de travail. Les organes de l'État, les organismes institutionnels, les associations ainsi que les salariés qui concluent un contrat de travail doivent se soumettre à la présente loi¹⁸.

¹⁸ *La loi de la République populaire de Chine sur le travail*, article 2, traduction de Hong Liang, Paul Kramer,

Cependant, comment protéger les droits des travailleurs qui sont à la recherche d'un travail ou qui sont encore en stage ? La loi offre peu de protection à cet égard. Dans les dispositions pertinentes de la plupart des lois et des règlements visant à protéger les droits des travailleurs en Chine, l'établissement de la relation d'emploi est également un présupposé. Pour mettre les choses en perspectives, soulignons que parmi les pays de l'Asie de l'Est, le Japon et la Corée du Sud, qui sont des sociétés encore plus traditionnelles que la Chine, ont promulgué, malgré cela, des lois spéciales concernant l'égalité d'opportunité. Mais, jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas une loi à ce chapitre en Chine (Huipin Liu, 2005).

Ensuite, les seules dispositions de la loi qui touchent la discrimination sexuelle à l'embauche ne prévoient pas de mesures punitives pour contrer une telle situation (Ying Liu, 2007; Lixia Zhang, 2004; Huipin Liu, 2005). Dans *La loi sur le travail*, l'article 13 stipule qu'« [i]l est interdit, lors de l'embauche de personnel, de renoncer à employer des candidates féminines, en raison de leur sexe ou d'élever les standards de recrutement pour les femmes, à l'exception des types d'emplois ou des postes qui sont inadaptés aux femmes d'après la réglementation étatique¹⁹ ». L'article 4 des *Règlements concernant la protection des employées et des travailleuses* (1988) (*Regulations Concerning the Labor Protection of Female Staff and Workers*) stipule que « Any Unit which is suitable for women to engage in Labor may not refuse to employ female staff and workers²⁰ ». La *Loi sur la Protection des Droits et des Intérêts de la Femme* (2005) et d'autres règlements pertinents ont également des articles similaires. Toutefois, il n'est fait aucunement mention de mesures punitives ou de sanctions dans le cas de violation de ces politiques par les employeurs. C'est

sous la supervision de Jérôme Patenotte, Cabinet Lefèvre Pelletier & Associés, Avocats, version électronique : http://www.droitfrancechine.msh-paris.fr/forum_fr/textes%20chinois/950101_loi_%20rpc_sur_le_travail.pdf, consultée le 7 juillet 2011, p.2.

¹⁹ *Ibid.*, p.4.

²⁰ *Regulations Concerning the Labor Protection of Female Staff and Workers* (1988), l'article 4, version électronique provient du site web du National Working Committee on Children and Women under the State Council, <http://www.nwccw.gov.cn/html/38/n-140638.html>, consulté le 6 juillet 2011; nous n'avons pas trouvé de version française de ce règlement.

donc dire qu'en l'absence de conséquences judiciaires, les employeurs peuvent impunément maintenir des pratiques sexistes d'embauche. Par ailleurs, ces articles démontrent également un double standard dans la mesure où le règlement prévoit qu'il pourrait y avoir des emplois « inadaptés aux femmes », ce qui constitue une véritable discrimination et traitement différencié.

Enfin, l'absence de mécanismes efficaces de surveillance pave la voie à la liberté des employeurs (Ying Liu, 2007). En effet, malgré l'interdiction législative touchant les pratiques sexistes sur le marché du travail, il nous a été impossible de repérer un département administratif du travail chargé de surveiller et inspecter périodiquement les entreprises et les établissements. Cette situation encourage l'impudence des employeurs. En plus du fait que les employées et les candidatures féminines ont des difficultés à trouver une voie juridique pouvant résoudre leur problème quand elles sont confrontées à la discrimination sexuelle, la dénonciation de pratiques sexistes de la part des employeurs n'est pas recevable devant la justice. Ces employeurs peuvent dès lors facilement échapper à la régulation judiciaire. De ce fait, en l'absence de mécanismes de surveillance efficace, plusieurs lois et règlements restent lettre morte et les droits et les intérêts des femmes ne font pas partie des considérations des employeurs. Ainsi, pour les employeurs, l'inefficacité de la loi leur « offre » l'opportunité d'exercer des pratiques discriminatoires qui deviennent, à toutes fins pratiques, la norme et sont, du fait même, peu ou pas questionnées.

2.2.3 Représentation sociale des jeunes étudiantes : persistance de stéréotypes sexuels et adhésion à la norme traditionnelle

Après avoir mis en lumière les contraintes extérieures qui entravent le développement professionnel des jeunes femmes chinoises, nous tenterons maintenant de cerner les représentations sociales que les jeunes étudiantes qui vivent dans un tel environnement social développent sur la féminité et leur rôle dans la

société chinoise.

Dans les documents portant sur la représentation sociale des étudiantes chinoises, le sujet qui est le plus largement discuté par les chercheurs est celui des stéréotypes sexuels informant les rapports de genre des étudiantes universitaires.

Selon un sondage d'une sociologue chinoise sur la perception des rapports de genre de 191 étudiants universitaires chinois, 64 % de filles acceptent leur identité sexuelle de femme, alors que 36 % d'entre elles souhaitent devenir hommes. Parmi les garçons, 86 % d'entre eux sont satisfaits de leur identité de sexe (Huanqi Qian, 2000). Pourtant, parmi ces 64 % de filles qui proclament qu'elles sont satisfaites d'être femmes, une grande majorité considère que les femmes assument moins de responsabilités sociales et subissent moins de pression à réussir dans leur travail, ainsi, elles peuvent « faire le paresseux ». Seulement 17 % des filles sont satisfaites d'être femmes et se disent fières de leurs qualités féminines. Ces dernières croient que les femmes ne sont pas moins compétentes et intelligentes que les hommes et qu'elles doivent aussi chercher à réussir dans la vie sociale.

Selon une recherche dirigée par le China Women's University en 2001 auprès d'environ 7000 étudiants chinois provenant de six provinces de la Chine, il ressort que bien que la plupart des étudiants chinois d'aujourd'hui aient intériorisé le concept d'égalité des sexes, plusieurs vieux clichés sexistes demeurent enracinés dans leur esprit, en particulier en ce qui concerne la place des femmes dans les espaces public et familial :

Tableau 5
La perception des rapports de sexes des étudiants chinois (%)

	Opposé	Pas d'accord	Moyen	D'accord	Très d'accord
Les hommes doivent occuper les postes supérieurs	3.6	8.2	3.7	53.4	31.1
La tâche la plus importante pour les femmes est de bien s'occuper le mari et les enfants	5.0	19.2	7.6	49.2	19.0
Si une femme est plus capable que son mari, les beaux jours ne durent qu'un temps	3.9	18.1	21.2	40.0	16.8
Mari et femme doivent partager les travaux domestiques	50.4	44.9	1.9	2.0	0.8
Le mari doit gagner plus que la femme	10.3	42.6	13.5	28.8	4.8

Source : Tong Shi, 2001

Selon les résultats enregistrés au tableau 5, nous pouvons voir que 84,5 % des étudiants dans cette recherche considèrent que les hommes doivent occuper les postes supérieurs, 68,2 % d'entre eux croient que la tâche la plus importante pour les femmes est de bien s'occuper de leur mari et de leurs enfants, alors que 95,3 % des répondants, soit la quasi-totalité, sont opposés à l'idée que les hommes doivent partager les travaux domestiques. Qui plus est, les chercheuses ajoutent que les étudiantes ont une perception des rapports de genre encore plus conservatrice que celle des étudiants masculins. Les chercheuses soulignent à cet effet que la grande majorité des étudiantes rencontrées sont, en principe, en accord avec le concept d'égalité des sexes, mais que la situation défavorable des femmes dans la société chinoise a, selon toute vraisemblance, miné leur confiance en elles et les pousse à accepter leur assignation à la sphère privée (Tong Shi, 2001).

En outre, une série d'études attestent du fait que beaucoup d'étudiantes chinoises affichent peu de désir de réussir. Plusieurs d'entre elles n'ont pas de but professionnel précis et croient qu'en tant que femmes il leur suffit d'obtenir un diplôme d'études supérieures et qu'il n'est pas pour autant nécessaire de réussir dans le travail. Elles se contentent d'accéder à un métier « stable » « convenable pour une femme », note Wei Liu (2009). Certains chercheurs constatent également que le fait de considérer « plus important de trouver un bon mari que de réussir dans les études » empêche sérieusement les filles d'accorder toute l'importance nécessaire à leurs études et à leur réussite professionnelle. Une telle attitude entraîne trop souvent un manque de motivation et plusieurs jeunes femmes, non seulement négligent d'exploiter leurs talents, mais encore négligent de les reconnaître. Certaines autres études font aussi état du fait qu'un grand nombre d'étudiantes établissent leur choix professionnel en fonction des idées reçues sur les places et fonctions réservées aux femmes dans la société chinoise, aux dépens de leurs inclinations et intérêts, alors qu'une proportion non négligeable d'entre elles tendent à se percevoir uniquement en tant que « femme », voire en tant que « sexe subordonné » (Xia Zhang, 2010; Changdi Dong, 2009; Tong Shi, 2001). Ce qui les incite à croire qu'elles ne doivent pas ambitionner à dépasser les hommes dans la sphère publique si elles ne veulent pas rencontrer des difficultés à se trouver un époux ou dans leur vie familiale. Dans un tel contexte, conclut Wei Liu (2009), elles tendent à limiter leur développement académique et professionnel de peur qu'une réussite professionnelle efface leur « féminité ».

La vague de libération des femmes en Chine a maintenant plus de cent ans. Comment expliquer qu'un nombre encore aussi grand de filles intelligentes et compétentes manque à ce point de confiance en elles et d'esprit d'indépendance? Comment envisagent-elles leur rôle social et plus largement le rôle social des femmes ? Ce sont à ces questions que nous consacrerons les prochains chapitres.

2.2.4 Stéréotype sexuel dans la reproduction sociale : éducation familiale

Pour bien circonscrire la perception des jeunes femmes chinoises face à leurs études universitaires et à leur avenir professionnel, il faut aussi prendre en considération les études qui traitent de l'éducation familiale des enfants chinois.

Selon la culture chinoise traditionnelle, nous l'avons déjà mentionné, les filles doivent être dociles et douces. Donc, quand elles atteignent leur maturité, il est souhaité qu'elles deviennent de sages épouses et de bonnes mères de famille. Bien qu'aujourd'hui, de plus en plus de femmes sortent de la famille et travaillent à l'extérieur, dans l'esprit de la plupart des gens, la famille demeure toujours plus importante que le travail pour les femmes.

Au regard du tableau 6 qui provient d'une enquête réalisée par le Women's Studies Center de l'Université de Pékin en 2002, il apparaît que les garçons et les filles partagent les mêmes opinions quant aux professions idéales à occuper selon la division sexuelle du travail. Les garçons considèrent que les meilleures professions pour les hommes sont dans l'ordre : ingénieur, soldat, entrepreneur, scientifique et cadre dirigeant ; les filles partagent essentiellement la même vision puisqu'elles identifient à peu près les mêmes professions : ingénieur, entrepreneur, avocat, soldat et scientifique. Quant aux professions idéales pour les femmes, selon les garçons, celles-ci sont : infirmière, professeure, secrétaire, travailleuses dans le domaine des services, actrices, etc. ; les filles donnent à peu près les mêmes réponses : infirmière, professeure, secrétaire, traductrice, etc. C'est dire que dans l'esprit des adolescents, les professions masculines doivent être dominantes, créatrices et fortes, alors qu'elles génèrent des revenus généralement élevés. En contrepartie, les professions féminines sont souvent liées aux secteurs des services et des soins qui sont les milieux professionnels qui offrent des échelles salariales beaucoup moins avantageuses et qui se rapprochent des tâches de soins et de services réalisées par les femmes dans la famille (Guoying Wei et Xuefei Chen, 2005 ; Wei Liu, 2009).

Tableau 6
Professions idéales aux yeux des lycéens

	Professions idéales des hommes		Professions idéales des femmes	
	Garçons (%)	Fille (%)	Garçons (%)	Filles (%)
Ingénieur	18.68	17.91	1.38	2.65
Scientiste	12.84	9.23	1.44	2.17
Professeur	2.58	1.29	20.43	18.53
Fonctionnaire	2.51	2.44	2.34	1.09
Cadre dirigeant	11.21	6.38	1.17	2.04
Soldat	16.37	14.65	0.62	1.09
Acteur	0.88	0.88	7.29	7.47
Médecin	2.79	3.80	5.02	8.69
Infirmier	0.27	0.54	23.04	12.42
Ouvrier	2.04	2.10	0.55	0.54
Secrétaire	0.14	0.54	14.24	11.81
Travailleur des services	0.27	0.61	7.77	2.72
Sportif	5.30	4.14	1.41	0.20
Financier	0.41	0.68	5.02	4.28
Traducteur	1.02	1.76	2.20	9.50
Entrepreneur	13.59	17.30	0.41	3.53
Auteur	0.61	1.76	3.58	4.96
Paysan	1.02	1.29	0.55	0.20
Avocat	7.47	12.69	2.54	6.11
En total	100.00	100.00	100.00	100.00

Source : Guoying Wei et Xuefei Chen, 2005

Selon une autre enquête de l'Université de Pékin en 1998, parmi les lycéens, 47,6 % de garçons et 32,2 % de filles pensent que la priorité de la mère est de prendre soin de la famille et d'éduquer des enfants ; parmi les lycéens, ces chiffres sont de l'ordre de 40,3 % pour les garçons et 24,4 % pour les filles. Quant à la fonction principale du père, parmi les écoliers, 60,2 % de garçons et 50,8 % de filles considèrent que c'est de réussir son insertion professionnelle; parmi les lycéens, ces proportions atteignent respectivement 66,7 % et 50,8 % (Guoying Wei et Xuefei Chen, 2005).

Dans la société chinoise actuelle, la distribution des rôles entre les parents de ces étudiantes et étudiants correspond d'assez près à la division sexuelle du travail. En prenant leurs parents pour référence, les enfants sont amenés à trouver normal que ce soit la mère qui prenne en charge le ménage puisque le père est « très occupé à l'extérieur » à réussir sa carrière. Pour illustrer le paradoxe que voile une telle situation, il est à retenir que dans les familles chinoises urbaines, 96,8 % de pères et 91,6 % de mères exercent aujourd'hui un métier (Zhoufen Liao, 2006; Wei Liu, 2009). La division sexuelle du travail est donc encore très forte dans la société chinoise actuelle. Autre pratique à l'appui d'une telle assertion, il est démontré que, dans la plupart des familles, lorsqu'il existe des conflits entre le travail du père et celui de la mère, c'est généralement la femme qui fait des sacrifices pour protéger le travail et les intérêts de son époux (Yuan Chen, 2002).

Il est loisible de penser que, lorsque les filles entrent à l'université et commencent à faire des choix dans leur développement personnel, la division sexuelle des rôles qui marque leur environnement familial exerce inévitablement un effet sur leur projet d'étude.

2.2.5 Une situation contradictoire : conflits entre différentes attentes sociales dirigées vers les jeunes étudiantes

Dans la société chinoise actuelle, nous en avons fait l'hypothèse, l'université et la société posent continuellement des exigences paradoxales aux jeunes étudiantes qui sont continuellement confrontées à des valeurs et des attentes sociales souvent contradictoires.

À l'université, l'accès à l'éducation supérieure leur renvoie l'idée que les filles sont assez intelligentes pour entrer dans les sphères « masculines », même s'il existe toujours une division sexuelle marquée sur le marché du travail (Jun Wang, 2005). La

société leur demande d'être performantes dans les études et le travail mais, constate Jiangxiang Yu (2008), des valeurs et des normes traditionnelles leur disent a contrario que si elles poussent trop loin leurs études ou manifestent trop fortement leur goût de réussite, elles auront de la difficulté à se trouver un mari. Ainsi les diktats sociaux qui les encouragent à vivre de manière autonome, les encouragent, du même coup vivre selon les vertus traditionnelles qui sont à la source de leur subordination (Chan Zhao, 2006).

En Chine, ces dernières années, plus de filles choisissent des disciplines masculines. On les encourage aussi à s'engager dans les sciences naturelles ou le génie. Mais, quand ces filles complètent leurs études et entrent sur le marché du travail, elles connaîtront encore plus de difficultés, car les secteurs masculins traditionnels ne sont pas encore prêts à accepter plus de femmes.

Prenons un exemple. Au cours des dernières décennies, la proportion d'étudiantes dans les universités de sciences et de technologie augmente continuellement. À l'Université Tsinghua, l'université de sciences la plus réputée en Chine, le ratio étudiant-étudiante était de 422.37/100 en 1991, tandis qu'en 2006, ce ratio était de 194.23/100²¹. L'augmentation de la proportion des étudiantes dans les universités « masculines » représente donc une tendance générale dans le milieu universitaire chinois. Toutefois, selon le sondage de Fédération Nationale des Femmes de Chine, les diplômées de sciences et de technologie connaissent toujours plus de discrimination sur le marché du travail que d'autres catégories de diplômés.

Ces dernières années, face à la croissance du nombre d'étudiantes diplômées et en raison d'une situation de l'emploi difficile, un certain nombre d'étudiantes placent leurs espoirs dans le mariage, car elles considèrent que faire un bon mariage comporte un moindre coût que la lutte pour la réussite professionnelle. C'est la

²¹ Selon les statistiques de *The China Youth*, obtenues sur internet, <http://edu.people.com.cn/GB/6458453.html>, consultées le 24 novembre 2010.

conclusion à laquelle parvient Qiongru Sun (2005) lorsqu'elle affirme que ces jeunes femmes qui vont entrer sur le « marché du mariage » veulent d'abord trouver un bon époux pour avoir « une vie assurée ». Il y a même une expression largement répandue au milieu universitaire chinois pour les étudiantes : « Garde ton copain ! » (Xiaobo Xu, 2007).

En 2003, il avait une annonce matrimoniale très connue dans la province du Wuhan (une province dans le Sud de la Chine). L'annonce a été affichée par une jeune femme de 24 ans, vraiment jolie, qui possédait aussi une maîtrise d'économie d'une université bien réputée en Chine. Elle demandait que ses « candidats » soient multimillionnaires, puisqu'il s'agissait d'un « échange équivalent » en raison de son diplôme, de sa jeunesse et de sa beauté (Minghuan Li, 2004). Cette histoire n'est pas une exception. Durant ces dernières années, nous avons connu plusieurs jeunes femmes bien éduquées, comme cette femme, qui sont prêtes à échanger leur diplôme, jeunesse et beauté contre le mariage. Ces femmes en viennent à regarder leur diplôme et leur intelligence comme « capital d'échange » sur le « marché du mariage » et non pas comme des atouts pour réussir une vie professionnelle.

Face à l'incohérence entre leur propre volonté et les « traditions » sociales, comment les jeunes étudiantes font-elles leur choix? Comment regardent-elles cette situation paradoxale? Quels sont les effets de ces conflits sur leur trajectoire personnelle? Voilà d'autres questions que nous explorons également dans les prochains chapitres.

CHAPTRE III

MÉTHODE DE RECHERCHE

3.1 Outil et dimensions de recherche

En vue d'obtenir des informations plus approfondies sur les expériences personnelles et les idées d'un échantillon d'étudiantes universitaires chinoises, nous avons choisi de recourir à des entrevues semi-directives. Dans son ouvrage *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (2009), Benoît Gauthier propose que :

L'entrevue semi-dirigée consiste en une interaction verbale animée de façon souple par le chercheur. Celui-ci se laissera guidé par le rythme et le contenu unique de l'échange dans le but d'aborder, sur un mode qui ressemble à celui de la conversation, les thèmes généraux qu'il souhaite explorer avec le participant à la recherche. Grâce à cette interaction, une compréhension riche du phénomène à l'étude sera construite conjointement avec l'interviewé.

Pour obtenir cette meilleure compréhension qu'évoque Gauthier, nous avons choisi d'élaborer notre questionnement en fonction de trois axes.

Premièrement, nous explorons les conflits susceptibles d'émerger entre les attentes des étudiantes et les pratiques sociales réelles dans leur vie académique et professionnelle au quotidien. Autrement dit, nous tenterons d'analyser comment ces conflits et ces exigences extérieures à elles-mêmes agissent dans l'établissement de leurs décisions et pratiques personnelles et professionnelles.

Deuxièmement, nous abordons la question de l'éducation familiale de ces étudiantes afin de cerner l'influence des stéréotypes sexuels dans la socialisation des filles de même que les différents types d'éducation qu'elles auront reçus concernant

la représentation des rapports sociaux de sexe et du genre et l'impact que ceci exerce sur leur développement personnel et académique.

Troisièmement, ce sont les perceptions de genre entretenues par ces étudiantes que nous souhaitons explorer. À travers des questions qui touchent leur évaluation d'elles-mêmes, leurs représentations des valeurs de sexe, de genre, de famille et de mariage, nous cherchons à cerner comment ces étudiantes regardent et résolvent les conflits entre différents systèmes de valeurs, comment elles s'accommodent, résistent ou rejettent des idées et des pratiques stéréotypées et sexistes. Nous nous intéressons aux confusions idéologiques qu'elles entretiennent elles-mêmes sur ces problèmes sociaux.

3.2 Univers d'analyse et échantillon de recherche

Nous avons choisi d'interroger des étudiantes de l'Université des Études Étrangères de Beijing (Beijing Foreign Studies University) pour mener notre enquête. Nous avons rejoint une quinzaine étudiantes de cette université. Les étudiantes rencontrées sont sélectionnées à partir d'un seul critère : nées après 1980.

Les raisons suivantes justifient ces choix. Premièrement, les étudiantes rencontrées dans le cadre de cette recherche sont nées après 1980 et, entrées à l'université après 2000, ce qui laisse entendre qu'elles auront vécu une transformation importante des structures et des obligations familiales. Cette génération est identifiée comme « post-1980 ». Ce qui fait référence au fait qu'elles sont nées après la réforme et l'ouverture du pays. Ces étudiantes ont, en conséquence, connu un changement très rapide du pays et les confrontations ouvertes entre différents systèmes d'idées et de valeurs. Deuxièmement, les étudiantes de cette université étudient les langues, la littérature et la culture étrangères, la plupart d'entre elles ont des expériences d'études à l'étranger. Ainsi, nous supposons qu'elles connaissent des cultures plus diverses et

ont une vision plus vaste susceptible de leur permettre de réfléchir sur le conflit entre différents courants d'idées et normes sociétales contradictoires. Troisièmement, le grand nombre d'étudiantes de cette université est une condition favorable pour le choix de l'échantillon.

Parmi ces 15 étudiantes rencontrées, les sept à la maîtrise étaient nos anciennes compagnes d'études à l'université. Quant aux étudiantes au troisième cycle, nous avons eu l'aide de madame Hongfeng Li, professeure associée du Département de français de l'Université des Études Étrangères de Beijing et madame Wenbo Zheng, professeure adjointe du Département d'anglais de l'Université Tsinghua et aussi ancienne diplômée de l'Université des Études Étrangères de Beijing. Ces deux jeunes professeures nous ont mise en contact avec trois étudiantes au doctorat. Les étudiantes au baccalauréat étaient recommandées par la présidente de la Société de musique classique de l'Université des Études Étrangères de Beijing, Xin Yu, qui est également étudiante au baccalauréat de l'Université. Cette dernière nous a recommandé cinq étudiantes qui étaient à Beijing afin de favoriser notre travail. Nous avons rejoint ces 15 étudiantes par téléphone. Elles se sont toutes montrées coopératives et amicales pour participer à cette recherche.

3.3 Déroulement des entrevues

Les entrevues semi-dirigées ont été réalisées au mois d'août 2010. Étant donné que ces entrevues ont été réalisées pendant les vacances d'été, cinq d'entre elles ont été effectuées par téléphone en raison de l'indisponibilité de certaines étudiantes. Six se sont déroulées sur le campus de l'Université des Études Étrangères de Beijing. Quatre ont été effectuées dans un bureau de l'école secondaire attachée au Conservatoire Central de Musique (Chine), où certaines étudiantes avaient servi d'interprète pour l'activité *The 5th Beijing international music festival & academy*.

La durée des entrevues a varié entre trente minutes et une heure. Avec leur consentement, nous avons enregistré toutes les entrevues.

3.4 Analyse des verbatims et difficultés rencontrées

L'analyse des verbatims a été effectuée à travers plusieurs lectures. Dans la première lecture, nous les avons regroupés en fonction de différents thèmes, soit discrimination sexuelle dans la société chinoise, représentation sociale des femmes rencontrées, leur éducation familiale et leurs dissonances cognitives. Ensuite, nous avons comparé les verbatims et mis ensemble les points communs selon les thèmes. Enfin, nous avons sélectionné des extraits que nous allons citer dans le mémoire. Le travail de transcription s'est déroulé au mois de septembre 2010. La transcription des entrevues a été effectuée en chinois, en rédigeant le mémoire, nous avons traduit les extraits sélectionnés en français.

Quand nous avons traduit les extraits, nous avons constaté qu'à cause de la grande différence entre le français et le chinois, il était vraiment difficile d'exprimer en français exactement des expressions et des phrases que les répondantes ont utilisées en chinois. En raison de la différence culturelle, certaines situations se sont révélées difficiles à bien expliquer. En cours d'analyse, Mme Descarries nous a indiqué plusieurs passages qui n'étaient explicites et qui entraînaient des interprétations différentes. Grâce à son aide et à celle d'amis canadiens et chinois, nous croyons avoir pu éviter beaucoup de confusion au niveau du sens à accorder à certains propos.

CHAPITRE IV

LA VIE SOCIALE DES ÉTUDIANTES : LES PRATIQUES SEXISTES SONT « PARTOUT »

Le présent chapitre est consacré à l'exploration des pratiques sexistes dans la vie sociale des quinze jeunes étudiantes de l'Université des Études Étrangères de Beijing que nous avons rencontrées. À travers les documents que nous avons consultés et présentés dans le chapitre II, nous savons que les femmes chinoises contemporaines sont embarrassées par une série de vieux clichés sexistes. Nous présumons que les étudiantes rencontrées sont aussi confrontées à des pratiques injustes dans leur vie quotidienne. Ainsi, à partir de nos entrevues, nous identifions d'abord les pratiques sexistes rencontrées par ces étudiantes sur le campus universitaire. Considérant celui-ci comme un microcosme de la société chinoise progressiste, nous nous demandons comment ces jeunes étudiantes pensent et vivent la discrimination sexuelle sur le campus. Ensuite, étant donné que ces étudiantes quitteront le campus pour s'intégrer à la société dans un proche avenir, nous cherchons à comprendre quelles sont leur compréhension et leur interprétation de la situation actuelle des femmes chinoises.

4.1 Qui sont-elles? – Portrait de l'échantillon

Avant d'amorcer l'analyse des entrevues, il y a tout lieu de s'attarder sur les caractéristiques des jeunes femmes que nous avons rencontrées.

Les 15 étudiantes que nous avons interviewées sont originaires de régions urbaines de la Chine, et proviennent de 11 différentes provinces. Outre les deux

étudiantes originaires de villes de sous-préfecture²², les autres viennent toutes de grandes ou de moyennes villes.

Tableau 7
Portrait de l'échantillon

Âge	Niveau scolaire	Enfant unique	Statut économique de la famille	Profession des parents	Niveau d'éducation des parents	Nom codé
20	Bacc	Oui	Aisé	Mère : employée d'entreprise Père : fonctionnaire	Mère : Bacc Père : Maîtrise	20.B.U.A
21	Bacc	Oui	Moyen	Mère : professeure d'université Père : profession libérale	Mère : Maîtrise Père : Cégep	21.B.U.M
23	Bacc	Oui	Moyen	Mère : ouvrière professionnelle Père : ingénieur	Mère : Cégep Père : Bacc	23.B.U.M
28	Doc	Oui	Moyen	Mère et père : employés d'établissement d'intérêt public	Mère et père : diplôme d'études secondaires	28.D.U.M
19	Bacc	Oui	Aisé	Mère : employée de banc Père :	Mère et père : Bacc	19.B.U.A

²² Les villes de sous-préfecture (de l'anglais *County-level cities*) sont une subdivision administrative en Chine. Elles sont situées au 3^e niveau des subdivisions administratives (niveau de la sous-préfecture), immédiatement inférieur à la préfecture ou à la ville-préfecture. Ces villes correspondent le plus souvent à un centre urbain entouré de zones rurales. Site web : <http://www.babylon.com/definition/county-level%20cities/English?uil=English&uris=!ARV6FUJ2JP&tid=Definition>, consulté le 3 mars 2011.

				employés d'établissement d'intérêt public		
24	Maîtrise	Oui	Aisé	Mère : employée d'établissement d'intérêt public Père : employé d'entreprise	Mère : Bacc Père : Bacc	24.M.U.A
24	Maîtrise	Non	Moyen	Mère et père : employés d'entreprise	Mère et père : diplôme d'études secondaires	24.M.N.M
25	Maîtrise	Non	Moyen	Mère : employée d'établissement d'intérêt public Père : travailleur individuel	Mère : diplôme d'études secondaires Père : école secondaire du premier cycle	25.M.N.M
23	Maîtrise	Oui	Moyen	Mère : femme au foyer Père : travailleur individuel	Mère et père : diplôme d'études secondaires	23.M.U.M
25	Doc	Oui	Aisé	Mère et père : employés d'établissement d'intérêt public	Mère et père : diplôme d'études secondaires	25.D.U.A
29	Doc	Oui	Moyen	Mère : professeure d'école primaire Père : professeur d'école secondaire	Mère : diplôme d'études secondaires Père : Bacc	29.D.U.M

22	Bacc	Oui	Moyen	Mère : comptable Père : policier	Mère et père : diplôme d'études secondaires	22.B.U.M
23	Maîtrise	Oui	Aisé	Mère : médecin Père : ingénieur informatique	Mère et père : Maîtrise	23.M.U.A
24	Maîtrise	Oui	Aisé	Mère : vendeuse Père : employé d'entreprise	Mère : diplôme d'études secondaires Père : école secondaire du premier cycle	24.M.U.A
22	Maîtrise	Oui	Moyen	Mère : employée d'université Père : professeur d'université	Mère et père : Bacc	22.M.U.M

Sans exception, elles sont nées après 1980. Au mois d'août 2010, la plus âgée d'entre elles avait 29 ans et la plus jeune, 19 ans. Toutes étaient inscrites à l'Université des Études Étrangères de Beijing (Beijing Foreign Studies University), principalement aux Départements d'anglais, de français, d'allemand et de russe. Parmi celles-ci, cinq étaient étudiantes au baccalauréat, sept à la maîtrise, et trois au doctorat. L'âge des étudiantes au baccalauréat se situait entre 19 et 23 ans. À peine plus âgées, celles inscrites à la maîtrise avaient entre 22 et 25 ans, alors que les trois étudiantes au doctorat étaient respectivement âgées de 25, 28 et 29 ans.

En raison de la politique « planification familiale²³ », 13 des 15 étudiantes sont des enfants uniques, alors que les deux autres ont chacune un jeune frère, également étudiants. Enfin, à l'exception de deux des trois étudiantes au doctorat, qui sont aussi les plus âgées, toutes les autres jeunes femmes que nous avons rencontrées sont célibataires. Chacune d'entre elles a été élevée dans une famille biparentale et six d'entre elles considèrent que la situation économique de leur famille est aisée, alors que les autres l'évaluent dans la moyenne.

Les mères de sept de ces étudiantes ont accédé aux études supérieures²⁴, les huit autres ont complété des études secondaires. Quant à leur père, huit d'entre eux ont obtenu un diplôme universitaire²⁵, cinq possèdent un diplôme d'études secondaires et

²³ Vers 1979, la Chine a commencé à pratiquer la politique « Planification familiale » afin de contrôler la population. La politique concernée consiste à encourager les jeunes gens à retarder l'âge du mariage et de la première maternité, à avoir moins d'enfants, bien constitué, à encourager chaque couple à avoir un seul enfant. Cette politique est mise en application de façon différente dans les régions urbaines et les régions rurales, ou suivant que le couple appartient à l'ethnie Han (qui présente 92 % de la population chinoise) ou à une minorité ethnique, c'est-à-dire que le contrôle des naissances est moins rigoureux à la campagne qu'en ville, et moins strict pour les minorités ethniques que pour l'ethnie han. A la campagne, les couples qui sont réellement en difficulté peuvent avoir un deuxième enfant quelques années après le premier; dans les régions habitées par les minorités ethniques, ont été établis des règlements différents adaptés aux désirs et à la situation démographique de chaque ethnie, à ses ressources, à l'économie, à la culture et aux coutumes: généralement, on peut avoir deux enfants, ou trois dans certaines régions. Les minorités ethniques, dont la population est très peu nombreuse, peuvent ne pas mettre en œuvre le contrôle des naissances. Site web : http://web.amb-chine.fr/Documents/Apercu/population_planning.htm, consulté le 24 mars 2011.

²⁴ Deux d'entre elles possèdent un diplôme de maîtrise, quatre ont un baccalauréat et une seule possède un diplôme d'école professionnelle supérieure (équivalent au Cégep du Québec).

²⁵ Deux d'entre eux ont une maîtrise, cinq ont un baccalauréat et le dernier a un diplôme d'école professionnelle

deux, un diplôme d'études secondaires du premier cycle²⁶. Dans le cas de neuf étudiantes, leur père et leur mère partagent le même niveau de scolarité. Pour trois autres, le niveau de scolarité de leur mère est inférieur à celui de leur père, alors que dans le cas des trois dernières, c'est le niveau de scolarité du père qui est inférieur à celui de la mère.

À l'exception de deux mères et d'un père retraités et d'une autre mère qui est femme au foyer, tous les parents des étudiantes sont présentement actifs et exercent leurs activités professionnelles dans des secteurs diversifiés allant de travailleur autonome à employé de l'État ou d'établissement scolaire, en passant par policier, ingénieur, médecin, vendeuse.

En bref, les étudiantes rencontrées sont âgées de moins de 30 ans, majoritairement enfants uniques, célibataires, élevées dans une famille à double carrière, toutes proviennent de zones urbaines de la Chine et étudient les langues et la littérature.

4.2 Discriminations sexuelles dans la vie sociale des étudiantes

Après ce bref portrait socio-biographique, attardons-nous d'entrée de jeu aux pratiques sexistes que ces quinze jeunes étudiantes rencontrent dans leur vie de tous les jours.

4.2.1 Sexisme sur le campus universitaire

Nous avons d'abord cherché à savoir si ces étudiantes ont été exposées à des

supérieure.

²⁶ En Chine, les études secondaires durent six ans. L'école secondaire est divisée en deux cycles d'une durée de trois ans chacun.

pratiques sexistes dans leur vie universitaire et comment elles les interprètent. Au cours de nos entretiens, 10 répondantes ont effectivement affirmé que les pratiques sexistes à l'égard des étudiantes sont très fréquentes sur leur campus. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, notre terrain d'analyse, l'Université des Études Étrangères de Beijing, est une université de lettres, les étudiantes y sont beaucoup plus nombreuses que les étudiants. Mais plusieurs interviewées affirment que les étudiants masculins y jouissent de plus de « privilèges » que les étudiantes.

Bien qu'admisses à l'université sur la base de leurs performances scolaires, les étudiantes confirment ne pas jouir d'opportunités égales aux étudiants, et ce, dès le début de leur vie universitaire. Selon des étudiantes, la discrimination sexuelle se manifeste au moment même des procédures d'admission. Auparavant, les candidates et les candidats de ce département devaient rencontrer les mêmes critères pour être admis au programme de baccalauréat²⁷. Mais depuis 2010, l'Université a baissé le seuil d'admissibilité pour les garçons afin d'améliorer la présence masculine au sein des effectifs étudiants. Une étudiante de deuxième cycle en sinologie et qui a poursuivi son baccalauréat en français commente ainsi la situation :

Les filles sont toujours beaucoup plus nombreuses que les garçons dans notre département. Quand j'ai fait mon bac, dans ma promotion (2004), il n'y avait que huit garçons inscrits comparés à 62 filles. Depuis l'année dernière, le département a établi deux seuils d'admission, un pour chaque sexe, au nom d'équilibrer le sex-ratio, mais je pense que c'est une raison ridicule. J'admets qu'il y a très peu de garçons dans le département, mais je doute qu'on ait besoin d'« équilibrer le sex-ratio ». Maintenant, c'est beaucoup plus facile pour les garçons d'être admis, c'est en fait une discrimination sexuelle. (24.M.U.A.(1))

²⁷ En Chine, il faut passer un concours pour entrer à l'université, soit le « Gaokao » (comme le SAT aux États-Unis, mais beaucoup plus difficile). Les universités admettent les étudiants selon leurs résultats à ce concours qui constitue leur seule voie d'accès à l'enseignement supérieur. Le score maximal du concours est de 750 points. Ce concours rendu volontairement difficile vise à faciliter le processus de sélection face au trop grand nombre de candidatures déposées auprès des universités. Comme au cours des dernières années, les filles ont globalement mieux réussi que les garçons à ce concours, certaines universités de lettres (où le nombre des filles est de beaucoup supérieur à celui des garçons) ont baissé leur seuil d'admissibilité pour les garçons en vue d'en admettre un plus grand nombre.

Selon d'autres étudiantes, en raison de leur sous-représentation, les étudiants masculins obtiennent plus d'attention et de « bienveillance » de la part des professeurs. Ils se voient également offrir plus d'opportunités de stage et de participation à des activités académiques.

Tableau 8

Le seuil d'admissibilité de BFSU à Beijing de certains départements en 2009 (sur 750)

Discipline	Sexe	Élèves en lettres ²⁸	Élèves en sciences
Allemand	M	593	602
	F	625	626
Français	M	580	625
	F	625	635
Japonais	M	579	608
	F	621	622
Russe	M	594	565
	F	581	612
Espagnole	M	587	615
	F	623	659
Portugais	M	578	617
	F	606	645
Arabe	M	607	604
	F	612	643
Italien	M	574	577
	F	605	604
Suédois	M	602	625
	F	636	632
Coréen	M	592	560
	F	593	616

Source : site web de Beijing Foreign Studies University, :
<http://zhaosheng.bfsu.edu.cn/zhaosheng/lastNews/2009beijingxiaoyuzhongluqufenshu.html>

²⁸ En Chine, les lycéens doivent choisir leur spécialité depuis la deuxième ou troisième année de l'école secondaire afin de mieux préparer le concours pour entrer à l'université et choisir la discipline dans l'avenir. Il y a deux options, soit lettres et sciences, le contenu du concours pour les élèves en lettres et ceux en sciences sont différents, il est aussi différent selon différentes provinces.

À la lumière des témoignages de ces répondantes, nous avons consulté des informations d'admission sur le site web de l'Université des Études Étrangères de Beijing. À titre d'exemple (voir le tableau 8) pour être admise en Allemand, une étudiante doit obtenir un résultat de 625, alors qu'un résultat de 593 est exigé de l'étudiant. Par contre, dans les universités de sciences et de technologie, soit les universités qui reçoivent des candidats masculins, de telles politiques préférentielles n'ont pas été instaurées pour faciliter l'accès des filles.

La lecture de documents nous révèle que cette situation n'est pas spécifique à l'Université des Études Étrangères de Beijing, mais qu'elle est également présente dans la plupart des facultés et des universités où les femmes se retrouvent majoritaires, telles que l'Institut des Affaires Étrangères de la Chine et la Faculté des langues étrangères de l'Université de Pékin. En 2005, le doyen de la Faculté des langues étrangères de l'Université de Pékin expliquait dans une interview²⁹ que l'université avait établi deux seuils distincts d'admissibilité pour pallier, selon lui, aux deux contraintes suivantes qui relèvent d'une adhésion aux représentations et aux prescriptions androcentristes de la société chinoise. Pour ce doyen, la surreprésentation des filles au sein de la faculté crée une ambiance qui « manque de masculinité », et entraîne un déséquilibre entre les deux sexes qui « va à l'encontre de la loi naturelle », et s'avère défavorable à la santé mentale des étudiants. L'université, ajoute-t-il, doit tenir compte dans ses politiques de recrutement de la situation sur le marché d'emploi où la grande majorité des employeurs réclament de préférence des diplômés masculins. Faut-il en convenir, ce type d'explications participe à la prolongation de la division sexuelle du travail et traduit une dévalorisation explicite du travail des femmes et de leur participation à la main-d'œuvre active. Faut-il également relever l'asymétrie que révèle une telle pratique qui n'est appliquée que dans le cas de surreprésentation féminine, alors que l'inverse n'est pas considéré

²⁹ Présenté dans l'interview de *Xinhua Net*, http://news.xinhuanet.com/edu/2005-08/29/content_3416907.htm, consulté le 20 février 2011.

comme un problème. De toute évidence l'université abdique son rôle d'agent de changement en l'occurrence et ajuste ses politiques d'admission en fonction des pressions du marché.

Au-delà de la vie scolaire, la prépondérance accordée aux étudiants masculins se manifeste également au niveau des activités extrascolaires. Les étudiants paraissent y jouir de privilèges disproportionnés, tel en témoigne la situation que relatent ces deux étudiantes de maîtrise : « *Chaque année, on organise un concours de discours dans le département, mais le département indique toujours qu'il faut qu'au moins un garçon entre en finale* » (24.M.N.M). « *Dans le concours de chant organisé par l'ambassade de France, notre département envoie au moins un garçon chaque fois, même si ces garçons ne sont pas compétents* » (24.M.U.A.(1)).

Autre manifestation des inégalités de traitement, une étudiante rapporte que bien que les étudiantes soient majoritaires sur le campus, les leaders de la plupart des associations et des groupes d'étudiants sont masculins, « *les garçons sont toujours en vogue* » (21.B.U.M.). Au cours des entrevues, plusieurs répondantes confirment la persistance de cette situation qui révèle que les étudiantes ont encore tendance à déléguer des hommes pour les représenter et hésitent à exiger une représentation paritaire et juste. En contrepartie, selon toute vraisemblance, même en position minoritaire, les étudiants chinois n'hésitent pas à occuper les espaces de pouvoir.

Enfin, même au niveau de la vie quotidienne sur le campus, les intérêts et les besoins des étudiantes sont aussi souvent négligés. Il n'est pas anodin de noter que les installations du campus n'ont pas été réaménagées pour accommoder une population étudiante très majoritairement féminine. Ainsi, selon les répondantes, les salles de bain communes³⁰ des femmes ont la même grandeur et sont en même nombre que celles des hommes. Quant aux toilettes, c'est la même situation. Les étudiantes doivent souvent faire la queue à ces endroits. Une étudiante à la maîtrise commente :

³⁰ La plupart des dortoirs n'ont pas de cabinet privé.

À notre université, la supériorité du nombre des étudiantes est bien évidente, mais il semble que les besoins spécifiques des filles sont toujours en dehors de la considération de l'Université. Les dirigeants universitaires et responsables manquent d'un esprit d'égalité. Et quant aux étudiantes elles-mêmes, je pense qu'elles ne doivent pas rester résignées, il faut lutter pour leurs propres intérêts. (24.M.U.A.(2))

Discrimination à l'admission, prépondérance des étudiants masculins dans les activités scolaires et extrascolaires, négligence des intérêts et des besoins des étudiantes... Ici, tout comme à l'extérieur des murs de l'université, les pratiques courantes favorisent les étudiants, et les étudiantes doivent se plier aux contraintes que véhicule une telle dynamique ; l'androcentrisme étant manifeste dans tous les aspects de la vie sur le campus. La reproduction d'une telle dynamique au sein même d'une université qui, en principe, recrute parmi les éléments de la société les plus susceptibles de s'ouvrir à de nouvelles réalités, témoigne de la prégnance sociale de la relation hiérarchique entre les sexes qui préside à l'organisation de la vie sociale en Chine.

4.2.2 Discrimination sexuelle sur le marché du travail : un phénomène « très courant » aux yeux des étudiantes

Vivant toujours sur le campus, les étudiantes rencontrées n'ont pas encore, pour la plupart, une expérience pratique du marché du travail. Cependant, après avoir exploré comment elles pensent et vivent les pratiques injustes dans leur vie quotidienne en tant qu'étudiantes universitaires, nous nous sommes intéressée également à leur perception et à leur interprétation des femmes dans la Chine actuelle.

Invitées à commenter la question du statut et de la condition des femmes dans la société chinoise contemporaine, c'est avec une relative unanimité que les étudiantes affirment que le statut et les conditions de vie des femmes chinoises se sont significativement améliorés au cours des trente dernières années. Par ailleurs,

elles n'en constatent pas moins que les femmes occupent toujours une position défavorable par rapport aux hommes. Plusieurs pratiques sexistes persistent, en particulier au sein du marché du travail, comme elles le soulignent à l'unisson.

La première contrainte évoquée par la plupart d'entre elles est la discrimination systématique qui continue de marquer la structure du marché du travail chinois, surtout dans les places et positions les plus élevées. Ainsi, constatent plusieurs d'entre elles, malgré le fait que la proportion des femmes augmente rapidement dans toutes les professions, il demeure qu'il y a toujours un nombre non négligeable d'emplois et de postes supérieurs auquel les femmes ont difficilement accès.

Encore aux études, ces étudiantes n'ont certes pas beaucoup d'expérience directe du marché du travail, mais elles en anticipent les rouages à la suite d'expériences de stage, des démarches qu'elles ont amorcées pour rechercher un emploi ou encore des situations vécues par leurs compagnes et compagnons d'études. Près d'une étudiante sur deux au sein de l'échantillon a déjà fait application pour un stage ou a eu à se chercher du travail. Les étudiantes de maîtrise qui ont effectivement fait des démarches en ce sens confirment qu'elles ont été confrontées à des pratiques discriminatoires en raison de leur sexe en cours de processus. Pour les autres, bien qu'elles n'aient pas été personnellement exposées à de telles pratiques, elles disent savoir que des amies ou des compagnes d'études ont connu le même sort, confirmant ainsi que la discrimination sexuelle est un problème largement répandu au sein du marché du travail chinois actuel.

Selon les exemples cités par les répondantes, il apparaît que les employeurs évoquent deux raisons principales pour écarter les candidatures féminines. La pénibilité ou la dangerosité de l'emploi sont souvent présentées comme des raisons objectives pour écarter les candidatures féminines, alors que les contraintes associées à la vie familiale sont considérées comme une entrave à la productivité professionnelle des femmes. Une étudiante au deuxième cycle du Département de

français nous relate à cet effet :

À notre université, le Ministère des Affaires Étrangères est le premier choix pour beaucoup d'étudiants³¹. Généralement, chaque année, il recrute quatre étudiants dans un département, soit trois hommes et une femme. Dans les départements où la grande majorité d'étudiants est féminine, seule la meilleure étudiante sera admise, alors que les étudiants masculins seront sélectionnés, c'est beaucoup plus facile pour eux. Les recruteurs expliquent que presque tous les emplois requièrent le déplacement permanent à l'étranger, donc ils ne peuvent pas envoyer les femmes à l'étranger pour longtemps³² en raison de la sécurité, du mariage et de la maternité. Mais beaucoup de filles veulent faire ce travail, c'est triste pour elles de perdre cette chance seulement parce qu'elles sont femmes. (23.M.U.M.)

D'autres étudiantes évoquent divers cas de figure similaires concernant les politiques d'embauche d'autres établissements concernant les affaires étrangères. Selon elles, l'identité sexuelle demeure un facteur surdéterminant par rapport aux qualifications. Ce que résume bien, le témoignage de cette étudiante au doctorat qui juge « absurde » les motifs évoqués pour éloigner les femmes de certains postes :

Comment peut-on dire que les femmes sont moins capables si on ne les laisse pas essayer ? Et comment peut-on dire que les travaux domestiques sont une affaire des femmes et que toutes les femmes seront entravées par la vie familiale? Il existe aussi pas mal de femmes qui veulent se déplacer en permanence à l'étranger; les employeurs doivent respecter la volonté de chaque personne ». (28.D.U.M.)

Dans la plupart des cas, en raison de la persistance des clichés et pratiques sexistes et de l'absence de volonté antidiscriminatoire de la part des employeurs, plusieurs candidates n'ont même pas la chance de prouver leurs capacités à d'éventuels employeurs puisqu'elles sont éliminées d'office de la compétition, avant même d'incorporer le marché du travail. Comme cette étudiante inscrite au doctorat

³¹ L'université a appartenu au Ministère des Affaires Étrangères.

³² La situation à l'Université des Études Étrangères de Beijing est un peu particulière. L'université a appartenu au Ministère des Affaires Étrangères de la Chine, alors presque tous ses diplômés s'appliquent aux affaires étrangères, peu importe dans quel établissement ou quelle entreprise ils travaillent. La plupart des diplômés doivent souvent se déplacer à l'étranger, la durée du déplacement varie de quelques mois à quelques années. Ainsi, beaucoup d'entreprises et d'établissements ne veulent pas recruter les diplômées à raison de la sécurité, du mariage, de la maternité, etc.

le résume : « *Quand on discute d'égalité entre les sexes sur le marché du travail, beaucoup de gens évoquent souvent le principe d'un salaire égal pour un travail égal. Cependant, on n'a pas encore réalisé le "travail égal" entre les hommes et les femmes; les femmes ont beaucoup moins d'opportunités sur le marché du travail* » (29.D.U.M.).

Plusieurs étudiantes des deuxième et troisième cycles soulignent également que parmi leurs compagnons d'études qui ont cherché du travail après le baccalauréat, les emplois décrochés étaient généralement meilleurs que ceux auxquels avaient accédé leurs consœurs. Selon ces étudiantes, chaque printemps, plusieurs entreprises et établissements viennent recruter parmi les effectifs étudiants de l'université. La plupart d'entre eux n'hésitent pas à déclarer ouvertement qu'ils recherchent uniquement des diplômés masculins ou que, pour le moins, ces derniers ont la « priorité ». Quant aux établissements qui n'ont pas clairement posé de telles exigences, ils ont quand même, selon ces deux étudiantes de maîtrise citées ci-après, des agendas, des « règlements cachés » :

Beaucoup de mes amies sont confrontées à des obstacles quand elles cherchent du travail seulement parce qu'elles sont des femmes. Il y avait une collègue de la promotion précédente dans notre département, qui voulait bien devenir professeure d'université. Quand elle faisait sa maîtrise, elle travaillait comme assistante de professeur et enseignait le français comme deuxième langue étrangère à une autre université; cette dernière était satisfaite de son travail. Cette fille est aussi bien travailleuse et compétente. Elle voulait travailler à cette université après ses études, mais enfin, cette université lui a dit qu'elle chercherait un docteur masculin. Si l'université veut un docteur, c'est raisonnable, mais c'est incompréhensible qu'elle veuille un homme. Il n'y a aucune différence entre les hommes et les femmes dans ce métier. (25.M.N.M.)

Une fille de ma classe voulait bien travailler à une entreprise d'État bien réputée. Quand nous étions en quatrième année de bac, elle a obtenu l'entretien d'embauche, l'emploi était pour un rédacteur. Il y avait aussi un garçon d'une autre classe, et il l'a obtenu. Lors de l'entretien, les intervieweurs ont demandé à cette fille de faire plusieurs traductions difficiles, mais ils n'ont que posé quelques questions simples au garçon.

Je ne comprends pas pourquoi ils préfèrent les hommes, car je considérais que ce métier convenait plus aux femmes. (24.M.U.A.(1))

La discrimination exercée à l'embauche aux dépens des étudiantes diplômées est donc considérée comme pratique courante par les répondantes. Certaines étudiantes des deuxième et troisième cycles affirment même que la discrimination à l'embauche est « *très ordinaire* » (23.M.U.M.) et que c'est « *la règle de jeu de la société* » (28.D.U.M.). Elles y sont, disent-elles « *accoutumées* », exprimant leur impuissance à confronter une telle situation. Dans de telles conditions, privées de chances objectives de réussite, il est plus que probable que des jeunes femmes en viennent à se limiter au niveau de leurs aspirations, sinon de leur choix personnels.

Ce sont les étudiantes au baccalauréat qui, au cours de nos entrevues, ont eu davantage tendance à considérer comme anormale une telle situation, d'autant qu'elles ont une entière confiance dans les compétences de leurs consœurs et qu'elles n'hésitent pas à les déclarer plus compétentes que leurs collègues, comme l'affirme cette étudiante : « *Selon mon observation, aujourd'hui, les filles sont de plus en plus excellentes. Surtout dans les universités de lettres, les étudiantes sont généralement plus compétentes que les étudiants, mais quand elles cherchent du travail, elles se trouvent dans une situation défavorable comparée aux étudiants masculins* » (20.B.U.A.). Une autre étudiante de quatrième année constate à son tour : « *Les garçons savent qu'ils seront confrontés à beaucoup moins d'obstacles que les filles lorsqu'ils cherchent du travail, donc ils ne font pas beaucoup d'efforts dans leurs études* » (23.B.U.M.). Constat que confirme cette autre étudiante, inscrite quant à elle à la troisième année de baccalauréat, en soulignant que les étudiantes de sa classe sont généralement compétentes et plus travailleuses que les étudiants, « *parce qu'elles sont conscientes de la discrimination systématique qui leur porte préjudice et qu'elles se rendent bien compte qu'elles doivent faire beaucoup plus d'efforts que leurs compagnons masculins pour décrocher un poste de qualité équivalente* » (21.B.U.M.).

Nul ne peut douter à la lecture de ces témoignages que la discrimination sexuelle est encore une caractéristique dominante du marché du travail en Chine. Les étudiantes rencontrées sont en fait bien conscientes des difficultés qui les attendent. D'une part, il faut noter que quand nous commençons à discuter du statut et de la condition des femmes dans la société chinoise contemporaine, la promptitude avec laquelle ces étudiantes ciblent le marché du travail, au-delà des effets qui pourraient découler de notre mode de questionnement, reflète à la fois un désir de voir leur participation au marché du travail s'exercer sur un mode plus égalitaire et une contestation qui tarde à venir de la division traditionnelle des rôles au sein de la famille. Bien évidemment, face à la persistance de pratiques sexistes à l'embauche, les jeunes femmes rencontrées ont unanimement manifesté leur mécontentement. Elles ont souvent exprimé leur désaccord avec les préjugés sexistes et les contraintes traditionnelles qui perdurent envers les femmes. Mais d'autre part, elles n'ont vraisemblablement pas suffisamment confiance en leurs moyens ou en la capacité de changement de la société chinoise. Une grande majorité d'entre elles ont effectivement exprimé leurs frustrations face à une telle situation, mais leurs propos laissent entrevoir qu'elles croient qu'il est impossible d'éviter cette concurrence tant dans leur recherche d'emploi que dans la poursuite de leur carrière ou d'entrevoir un changement de mentalité et de pratique dans un avenir plus ou moins rapproché. Pourquoi en est-il ainsi ? Comment expliquer cette persistance de la discrimination sexuelle sur le marché du travail chinois et, surtout, comment expliquer la relative résignation chez les étudiantes rencontrées ? Ce sont les questions que nous allons explorer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

REPRÉSENTATION SOCIALE DU RÔLE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHINOISE

Dans le chapitre précédent, nous avons relevé certaines pratiques sexistes auxquelles des étudiantes universitaires chinoises sont confrontées. À travers le discours de ces jeunes femmes, nous avons noté leur indignation envers ces phénomènes injustes et leur opposition face aux vieux clichés sexistes. Cependant, chez ces étudiantes, nous avons également constaté une relative absence de confiance en elles et d'esprit de résistance envers l'injustice. En analysant les entrevues, une question nous revenait constamment à l'esprit : Pourquoi la société chinoise contemporaine tolère-t-elle de telles pratiques sexistes ? Certes, comme nous l'avons présenté dans le chapitre II, les lacunes existant dans la loi empêchent effectivement les femmes de lutter contre ces pratiques discriminatoires. Mais, dans le discours de ces étudiantes elles-mêmes, nous décelons des présupposés sexistes et une adhésion peu contestée aux normes traditionnelles et coutumières nuisibles aux femmes, ce qui explique sans doute que ces jeunes femmes restent silencieuses à l'égard des injustices qu'elles subissent.

5.1 Représentations sociales des compétences féminines

En vue d'explorer les représentations que les étudiantes rencontrées entretiennent à l'égard des deux sexes, nous leur avons d'abord demandé de comparer la compétence des femmes par rapport à celle des hommes dans les domaines académique et professionnel.

En l'occurrence, une minorité d'étudiantes ont affirmé avec certitude qu'il n'existait pas de différence entre les capacités académiques et professionnelles des deux sexes, alors que deux étudiantes au baccalauréat et une à la maîtrise, donc trois étudiantes sur 15, affirment, au contraire, qu'elles croient à l'existence de telles différences, et comme l'indiquent leurs propos, ce sont les femmes qui sont généralement moins compétentes et moins « capables » que les hommes, deux d'entre elles allant même jusqu'à décréter comme masculines, la rationalité et la logique :

Je crois que les hommes sont plus compétents que les femmes dans presque tous les domaines. Il y a aussi des femmes éminentes, mais elles sont encore la minorité. (23.B.U.M.)

Je pense que les hommes ont plus de chance de réussir dans les études et le travail que les femmes. Ils sont plus capables que les femmes dans les études et le travail. Par exemple, à l'université, je vois que les garçons discutent souvent de politique, des affaires militaires ou de l'histoire, ça aidera au développement de leur esprit critique. Mais les filles préfèrent souvent les potins. Et quant à la force physique, c'est évident que les hommes sont supérieurs aux femmes, donc ils ont plus d'énergie pour consacrer au travail. (24.M.U.A.(1))

Dans les études, je pense que les garçons sont plus compétents, ils sont plus rationnels et logiques, alors que les filles sont faibles dans ce domaine. (20.B.U.A.)

Il est à noter que les propos rapportés ici ne font nullement allusion aux effets de la discrimination sexuelle sur la construction des représentations qui les sous-tendent, mais attribuent plutôt la situation défavorable des femmes dans la sphère publique et leur incapacité à s'imposer à la nature même des femmes. « Elles aiment les potins », dira l'une d'elles. Difficile de trouver énoncé plus stéréotypé!

Sans tomber dans un langage aussi systématiquement stéréotypé, les autres répondantes tiennent un discours différentieliste estimant qu'il existe des disciplines féminines et masculines, c'est-à-dire des disciplines mieux appropriées aux prédispositions de l'un et l'autre des sexes. Ainsi, ces étudiantes, tout en soulignant qu'il n'y a pas de différence de capacités entre les deux sexes, conçoivent néanmoins

que les femmes sont appelées à exceller dans des domaines d'expertise différents, les femmes et les hommes ayant une manière différente, selon elles, de concevoir les problèmes et de les résoudre. Les opinions de ces répondantes traduisent en ce sens une conformité aux représentations traditionnelles et l'acceptation d'un clivage genré sur la base de l'existant de la division sexuelle du travail. Au niveau des études, ceci les amène à dire que les femmes excellent dans les langues, l'art, la littérature et l'éducation, alors que les domaines où les hommes se révèlent plus forts sont la philosophie, la politique, la science et la technologie. Réalités maintes fois observées par différentes études sur les stéréotypes sexuels (référence : CSF, Descarries et Mathieu), les mots qu'elles utilisent le plus pour décrire les femmes sont « sensibles », « attentives », « patientes », tandis que pour leurs contreparties masculines ce sont « logiques », « rationnels », « forts ». La réponse de cette étudiante illustre bien l'incidence d'une telle représentation :

Il est absurde de dire qu'un sexe est plus capable dans tous les domaines. Chaque sexe a ses points forts. Je pense que les hommes sont plus logiques, ils peuvent traiter des problèmes d'une manière rationnelle et cohérente; mais les femmes ont plus de pénétration et d'imagination. Si on demande à une femme de considérer quelque chose de manière logique et systématique, ce sera une torture pour elle. (29.D.U.M.)

Cela étant, comment expliquer que des jeunes femmes dont les projets de carrière les situent partiellement en rupture avec une vision traditionnelle de la femme au foyer, adhèrent encore aussi fortement à une conception traditionnelle de la division sociale des sexes et de ses répercussions sur la division du travail même au niveau du choix des disciplines ? En effet, la plupart des répondantes qui adhèrent à la conception traditionnelle de la division sociale des sexes considèrent qu'une telle conception est partagée par tout le monde et elles décrivent, en conséquence, la réalité qu'elles connaissent et qui a présidé à leur socialisation : « *Quand j'étais à l'école secondaire, j'ai entendu dire que les filles sont plus capables dans les langues. Je ne sais pas d'où provient cette idée, mais je vois qu'il y a plus de filles dans les universités de lettres, et je pense que l'étude d'une langue étrangère est aussi un bon*

choix pour moi » (23.M.U.M.). « *Je pense que cette division sexuelle des disciplines est évidente dans le milieu universitaire. Les filles sont plus capables dans les langues, la littérature, mais les garçons, dans la science et la technologie* » (23.B.U.M.). Évidemment, en faisant abstraction de l'impact des normes, attentes et pratiques socioculturelles pour expliquer le maintien de cette conception traditionnelle de la division sociale des sexes, ces jeunes femmes adhèrent inconsciemment aux idées reçues et les acceptent comme allant de soi. Elles n'ont pas encore, selon toute vraisemblance, développé les attitudes et les prédispositions qui leur permettraient de penser autrement.

Nous l'avons affirmé à la suite de notre revue de la littérature et de nos observations personnelles, que les stéréotypes sexuels sont encore omniprésents dans la société chinoise et encadrent la vie de tous et chacun au quotidien. D'ailleurs ce n'est pas l'effet du hasard si les caractéristiques et les disciplines « féminines » que ces étudiantes décrivent sont toutes liées à la sphère privée. Pour leur part, Murdoch, Groleau et als. (2010) dans *Les aspirations professionnelles : quel effet sur le choix d'un domaine d'études non traditionnel ?* établissent qu'il est facile de retrouver dans ces domaines d'études dits féminins, les stéréotypes et les « habiletés reconnues aux femmes et inhérentes à l'exécution de leur rôle traditionnel, soit aider l'autre, soigner les personnes, éduquer les enfants, etc. ». En analysant les entrevues, il apparaît clairement que bien que la grande majorité des étudiantes rencontrées aient consciemment affiché une vision égalitariste et progressiste des rapports de sexe, leurs propos n'en révèlent pas moins une adhésion plus ou moins formalisée à une conception clivée des rôles de sexe.

Le fait que la grande majorité de nos répondantes croient à la division sexuelle du travail comme allant de soi et font leurs études universitaires dans une discipline « féminine », soit la langue et la littérature, nous fait penser aux travaux de Catherine Vidal, neurobiologiste française. Dans son texte *Cerveau, sexe et idéologie*, Vidal

réfute le déterminisme biologique et cite en exemple l'idée largement véhiculée à l'effet que l'aptitude au langage est plus répandue chez les femmes. Elle constate que depuis les années 1980, à partir d'une série d'expériences scientifiques et surtout depuis l'avènement de l'imagerie cérébrale qui donne accès in vivo au fonctionnement du cerveau, des scientifiques ont confirmé qu'il n'y avait aucune différence statistiquement significative entre les cerveaux des deux sexes. Pour sa part, Catherine Vidal précise que les aptitudes différenciées des hommes et des femmes sont en fait « fabriquées » par la société, ou plutôt, la culture, car le cerveau « fabrique » constamment de « nouveaux circuits de neurones » au fil des expériences et des apprentissages, ce qui implique que tous les cerveaux sont différents. C'est ce qu'elle appelle la « plasticité cérébrale » qui porte l'empreinte de l'histoire de chaque individu et donc qui confère à chaque cerveau une personnalité unique. Elle en conclut qu'il ne s'agit pas de prétendre à l'absence de différence entre les sexes, mais de bien établir que la biologie joue un rôle tout à fait mineur comparativement à l'importance que l'on doit accorder à l'environnement socioculturel. Mais, les vieux clichés sexistes et leur cortège de préjugés ont la vie tenace et semblent ici plus déterminants que la science.

5.2 Adhésion à la norme traditionnelle

Les témoignages colligés jusqu'à maintenant laissent entrevoir assez clairement que les étudiantes rencontrées adhèrent toujours, à des degrés divers, à une conception stéréotypée du féminin. Nous avons aussi constaté que les aspects descriptifs et prescriptifs des stéréotypes sexuels influencent fortement leur manière de se penser femme et d'envisager leur projet d'avenir. Une contradiction idéologique entre idées stéréotypées et idées progressistes marque leur discours.

En effet, au cours des entrevues, la plupart d'entre elles ont fait preuve de

confiance à l'égard de leur capacité d'étude et de travail et refusaient de se considérer inférieures aux hommes. Elles n'hésitent d'ailleurs pas à exprimer leur indignation face à cet état de chose. Aussi, lorsqu'elles verbalisent leurs réflexions sur leur avenir professionnel, les quinze étudiantes sont d'accord pour souligner que celui-ci constitue une dimension fondamentale de la vie des femmes modernes. Non seulement, la carrière représente pour elles l'indépendance économique, mais elle constitue également une voie d'affirmation, une source de satisfaction et d'ouverture, comme le résume cette jeune étudiante:

Si une femme travaille, elle restera en liaison avec la société, avec le monde extérieur. Elle réfléchira sur beaucoup de sujets, elle ne se cantonnera pas dans sa petite famille, ne méditera pas tous les jours sur comment ménager son argent ou sur comment faire la cuisine. Quand une femme possède une carrière, elle a un esprit plus ouvert et libre. Par exemple, ma grand-mère est ingénieure, elle a travaillé jusqu'à plus de 70 ans. Elle a toujours envie d'apprendre des nouvelles choses et garde encore un esprit très jeune. Je pense que le travail rend les femmes plus en forme. (20.B.U.A.)

Cependant, les propos des étudiantes révèlent rapidement leur adhésion à la représentation stéréotypée du rôle et de la place des femmes dans la société chinoise. Dans leurs témoignages, comme nous l'avons déjà mentionné, plusieurs introduisent des remarques qui laissent supposer qu'elles ont quand même une tendance à croire en la « faiblesse des femmes », au déterminisme de leur condition biologique de même qu'aux contraintes de la maternité et de leur assignation aux travaux domestiques. Une grande majorité parmi elles ira même jusqu'à dire que « certaines raisons » évoquées par les employeurs pour écarter les femmes sont « compréhensibles ». Ainsi, pour certaines, l'attitude des employeurs au regard des emplois exigeant des déplacements permanents est justifiée à leurs yeux. Un groupe d'étudiante a effectivement mentionné que si les femmes sont refusées pour les emplois qui requièrent un déplacement permanent, il fallait concevoir cette décision comme « rationnelle » dans les circonstances :

Pour les emplois requérant des déplacements permanents, je pense que

c'est compréhensible si les femmes sont refusées. Parce qu'elles sont physiquement plus faibles que les hommes, on ne peut pas les envoyer aux endroits rudes et dangereux. (24.M.N.M.)

Beaucoup de diplômés de notre département (de français) se déplacent souvent en Afrique, où la plupart des endroits sont rudes. Les femmes auraient plus de problèmes, tels que la sécurité, la maternité... Peut-être que c'est une « discrimination positive ». Les hommes sont plus durs quand confrontés à de la peine et au travail. (23.M.U.A.)

[...] Quand mes anciens collègues ont cherché du travail, ils découvrirent que beaucoup d'employeurs ne voulaient pas admettre les étudiantes, même si elles étaient beaucoup plus qualifiées que les candidats mâles. Je suis vraiment indignée, mais je ne crois pas qu'on puisse changer la situation. Supposons qu'on ne peut pas envoyer les étudiantes à l'étranger pour très longtemps, puisque les femmes doivent quand même s'occuper de la famille. De plus, les femmes ont le problème de reproduction, de menstruation, etc.; ainsi, les employeurs doivent assumer les dommages pendant ces périodes. Et si on les envoyait aux mauvais endroits, par exemple, dans certains pays africains, elles se plaindraient. Donc, je pense que s'il existe de la discrimination, c'est parce que les femmes ont plus de contraintes. (23.B.U.M.)

Faut-il concevoir que bien que ces jeunes femmes instruites aient la volonté de trouver leur espace dans le monde professionnel, l'adhésion à certains aspects prohibitifs et restrictifs des représentations sociales de la féminité les amène à subir sans contestation les pratiques discriminatoires qu'elles sont susceptibles de rencontrer sur leur parcours. Le fait, notamment, que ces étudiantes conçoivent que les femmes ne sont pas habilitées à se voir confier des travaux laborieux et dangereux parce qu'elles sont plus faibles que les hommes et qu'elles ont besoin de plus de protection nous porte à répondre par l'affirmative. D'autant que certaines étudiantes sont allées jusqu'à affirmer que les hommes sont « naturellement » plus énergiques et concentrés que les femmes dans le travail professionnel : « *La carrière est indispensable pour les femmes, mais on doit proportionner ses entreprises à ses moyens. Il faut admettre que les femmes sont plus faibles que les hommes physiquement et spirituellement* » (24.M.U.A.(1)). « *Je pense que les hommes sont plus concentrés dans le travail, ils sont aussi plus énergiques que les femmes* »

(23.M.U.A.). En outre, la plupart d'entre elles considèrent que la maternité et plus précisément les travaux domestiques sont « une affaire de femmes ». Elles croient que pour les femmes, les entraves provenant de la vie familiale auront nécessairement des influences sur leur carrière professionnelle. Cette tendance à la norme traditionnelle se manifeste bien dans leur attitude sur la norme traditionnelle de la femme chinoise—la « sage épouse et bonne mère à la maison ».

Aussi, quand les répondantes discutent de leur conception du modèle de la « sage épouse et de la bonne mère à la maison », plusieurs d'entre elles continuent de croire que les devoirs associés à cette fonction s'inscrivent dans une division « naturelle » du travail et que les femmes ont certaines dispositions naturelles pour habiter la sphère privée. Les témoignages suivants laissent nettement entrevoir que ces étudiantes persistent à croire que l'assignation des femmes à la sphère privée s'inscrit dans l'ordre des choses : « *Je pense que les femmes sont plus enclines à la famille. Elles sont attentives, prévenantes et plus capables de s'occuper de la famille* » (20.B.U.A.). « *Devenir une sage épouse et bonne mère, ce sont les devoirs des femmes, c'est déterminé par le rôle social des femmes* » (21.B.U.M.). « *En tant que femme, si elle n'a pas réussi sa vie professionnelle, elle peut toujours trouver satisfaction en assurant le bonheur de sa famille. Mais c'est triste pour les femmes qui ont seulement réussi dans le travail* » (22.B.U.M.).

Dans cette même discussion sur le modèle de la « sage épouse et de la bonne mère à la maison », les propos tenus par la majorité des répondantes laissent également entrevoir leur propre ambiguïté face à leur compréhension des rôles sociaux des femmes et la difficulté qu'elles ont à concevoir l'articulation travail famille de manière non sexuée : « *Ce modèle traditionnel est irréprochable en soi, mais ça ne veut pas dire que les femmes doivent abandonner leur carrière professionnelle* » (23.B.U.M.). « *Si une femme est mariée, elle doit assumer en priorité ses responsabilités d'épouse et de mère, soit bien s'occuper de son mari et de*

ses enfants. Mais une sage épouse et bonne mère peut aussi avoir une carrière à l'extérieur » (23.M.U.M.). De tels propos révèlent bien le caractère ambigu de leur perception du rôle et de la place des femmes dans la société chinoise et les contradictions qu'entraîne leur désir de participer à la sphère publique. D'un côté, elles croient que les femmes doivent bien assumer les responsabilités indissociables, selon elles, du rôle d'épouse et de mère; de l'autre côté, elles rêvent de se réaliser à travers un projet professionnel et font état de leur adhésion à un nouveau système de valeurs qui encourage les femmes à poursuivre leur carrière professionnelle.

Des 15 étudiantes ont affiché des opinions plus progressistes et mieux articulées à la réalité actuelle que les autres. Elles envisagent le modèle de la « sage épouse et bonne mère à la maison » comme raisonnable en soi, mais ajoutent en contrepartie que « *si un homme est marié, il doit aussi devenir sage époux et bon père* » (25.D.U.A.). Elles sont conscientes, à l'instar des étudiantes citées ci-après, que la culture chinoise traditionnelle renforce la dimension prescriptive du diktat de la féminité traditionnelle, qu'elles associent à des éléments aussi contraignants que le sacrifice, la subordination et l'obéissance :

Dans la culture chinoise traditionnelle, ce critère est aliéné. Cette aliénation culturelle nous permet de croire qu'une « sage épouse et bonne mère » doit être soumise. (29.D.U.M.)

Cette expression n'est pas un problème en elle-même, mais dans la culture chinoise traditionnelle, ce critère devient un joug pour les femmes. La famille est un outil pour contraindre les femmes, le but de cette contrainte est de faire des femmes à bien servir les hommes. Je pense que cette sorte de critère est élaborée pour les bénéfices des hommes. (24.M.U.A.(2))

Au cours de nos entrevues, nous avons constaté que certaines étudiantes des deuxième et troisième cycles étaient susceptibles de présenter des explications plus rationnelles et analytiques au sujet de la division sexuelle du travail. Ainsi, cette étudiante au doctorat, qui travaille comme assistante d'enseignement, dit avoir compris, à travers son expérience d'enseignement de ces dernières années, que ce

sont les parents et les professeurs qui cultivent ces « différences de capacité » des filles et des garçons par le biais du procès de socialisation. Puisque comme l'affirme l'une d'elles : « *les enfants sont toujours éduqués selon la tradition* » (28.D.U.M.). Une autre étudiante à la maîtrise qui a l'intention de travailler comme professeure universitaire mentionne aussi la reconduction de pratiques stéréotypées en éducation : « *Selon mon observation, il faut admettre l'existence de la division sexuelle du travail dans notre vie quotidienne. Mais peut-être... c'est parce que les clichés existent toujours dans l'éducation familiale et écolière. Les idées stéréotypées des parents et des professeurs exerceraient des impacts sur le développement personnel des filles et des garçons* » (24.M.N.M.).

Adhérant, nous aussi, à l'idée que l'éducation familiale joue un rôle important dans la socialisation des enfants, dans le prochain chapitre, nous examinons divers aspects des dynamiques de socialisation auxquels les étudiantes rencontrées ont été exposées dans leur milieu familial.

CHAPITRE VI

ÉDUCATION FAMILIALE : LES STÉRÉOTYPES SEXUELS DANS LA REPRODUCTION SOCIALE

En tant que première instance de la socialisation, la famille joue un rôle prépondérant dans la formation des enfants. Prenant en considération le contexte familial de ces étudiantes, nous tenterons de voir comment l'influence de leurs parents a marqué leur processus de socialisation. Dans cette partie, nous nous attardons principalement à la perception des rapports de genre des parents et aussi à la division du travail au sein de leur famille, tel que les perçoivent les 15 étudiantes rencontrées.

6.1 Modèle de la division du travail au sein de leur famille

Nous savons que la division du travail au sein de la famille ainsi que le comportement des parents exercent des influences considérables sur la perception des rapports de genre des enfants. Nous constatons que plusieurs répondantes amorcent la discussion sur la question en présentant le modèle de la division du travail entre leur mère et leur père au sein de la famille.

Quatre étudiantes remarquent que dans leur famille, la division du travail entre le père et la mère est relativement équilibrée : « *Mes parents ont un esprit ouvert, ils partagent toujours les travaux domestiques* » (29.D.U.M.). « *Mes parents sont tous militaires, ma mère est une femme énergique et ferme, elle n'a jamais d'esprit de subordination. Mon père est un homme doux, il partage beaucoup de travaux*

domestiques avec ma mère » (23.M.U.A.). Les autres, pour la plupart ont mentionné que leurs parents pratiquent le modèle traditionnel de la division du travail, c'est-à-dire que c'est la mère qui s'occupe de la grande majorité des travaux domestiques. Dans plusieurs de ces familles, les parents entretiennent des idées particulièrement stéréotypées quant aux rôles et places dévolus à chaque sexe. Selon une étudiante au baccalauréat, sa mère dit souvent que l'homme occupe la place dominante dans une famille. Mais en fait, ajoute-t-elle, dans sa famille, c'est sa mère qui assume néanmoins la plupart des responsabilités familiales : « *Ma mère est le pilier de ma famille, mais elle n'en est pas consciente. Je pense que la plupart des femmes chinoises sont comme ma mère, c'est triste* » (22.B.U.M.). Une autre étudiante constate que ses parents ne s'entendent pas bien. Quand elle était petite, son père a souvent battu sa mère. Sa mère est femme au foyer, son père fait du petit commerce à l'extérieur et est convaincu que son épouse doit le servir à la maison, parce qu'elle « *ne fait rien* ». Sa fille le trouve injuste et espère qu'il s'agit là d'un comportement en voie d'extinction : « *Mon père est excessif. Bien que ma mère ne gagne pas d'argent, elle a beaucoup de travaux à faire à la maison, c'est aussi lourd. Je pense qu'il n'y aura pas d'hommes comme mon père dans le futur* » (23.M.U.M.).

« L'homme s'occupe des affaires extérieures, et la femme s'occupe de la famille », tel est le modèle de la division du travail en pratique dans la plupart des familles de ces étudiantes. C'est aussi le modèle accepté et appliqué par la plupart des Chinois. Or, si dans les époques antérieures, la grande majorité des femmes mariées ne travaillaient pas à l'extérieur et ne s'occupaient que de leur famille, légitimant en quelque sorte l'idée que « l'homme gagne de l'argent et élève la famille, et la femme s'occupe des travaux domestiques ». Mais à l'heure actuelle, comme nous l'avons mentionné précédemment, plus de 90 pourcent des femmes chinoises urbaines font partie de la population active et rapportent de l'argent au ménage rendant une telle équation totalement obsolète. Malgré cela, les femmes sont toujours appelées à prendre en charge la grande majorité des travaux domestiques. De ce fait, nous nous

devons d'observer qu'il n'existe pas de « division équitable du travail familial », les femmes assumant la quasi-totalité « d'élever les enfants » et des travaux domestiques. Situation qu'une étudiante déplore lorsqu'elle affirme que c'est bien triste que vivant avec cette division asymétrique du travail, l'homme chinois soit toujours considéré comme le « chef de famille », même si ce sont de toute évidence les femmes qui sont « le pilier de la famille ».

6.2 L'ambiguïté des parents sur l'éducation de la fille

Quand les répondantes nous relatent les conditions de leur éducation familiale, l'ambiguïté des parents sur les questions de genre ressort assez systématiquement. D'une part, les 15 étudiantes rencontrées ont affirmé que leurs parents attachaient une grande importance à leurs études et à leurs performances personnelles. D'autre part, cependant, il semble qu'un grand nombre d'entre eux portent peu d'attention à l'avenir professionnel de leurs filles et continuent de considérer qu'elles ont besoin de la protection des autres.

À prime abord, toutes les étudiantes affirment que leurs parents leur portent une pleine et entière attention, ou même « *trop* » dira l'une d'elle (24.M.U.A.(2)). À noter, que seules deux d'entre elles ne sont pas enfants uniques³³. Elles ont un petit frère. Mais, selon ces deux étudiantes, il n'y aurait pas de différence dans la manière dont leurs parents éduquent leur frère et elle mêmes. « *Mes parents n'ont pas l'intention de nous cultiver distinctement* » (24.M.N.M.). « *Mes parents nous aiment tous les deux, il n'y a pas de différence entre mon frère et moi* » (25.M.N.M.).

³³ La politique de planification familiale varie selon les conditions économiques et culturelles locales. Dans les régions d'où viennent ces deux étudiantes, la politique stipule que pour chaque couple, si leur premier enfant est féminin, ils peuvent en avoir un deuxième, mais si le premier est masculin, ils ne peuvent qu'avoir ce seul enfant. Évidemment, cette politique reflète une discrimination envers les femmes, mais dans certaines régions relativement sous-développées et conservatrices, il faut prendre en considération la préférence pour les garçons des populations locales.

Depuis l'application de la politique « planification familiale » à partir des années 1980, la structure de la famille chinoise, il va sans dire, a connu un changement profond. Dans la culture traditionnelle chinoise, les valeurs familiales étaient de toute première importance et ces valeurs ont traversé les générations. Or, dans la mesure où, dans la grande majorité des familles urbaines, il n'y a dorénavant qu'un seul enfant, celui-ci ou celle-ci devient le centre de la famille, et il/elle captive souvent l'attention de tous les membres de la famille et de toutes leurs ressources économiques. Une étudiante qui vient de Shenzhen nous raconte qu'elle est née au Jiangxi³⁴. Afin de lui procurer un meilleur environnement de vie, ses parents ont démissionné de leur emploi et déménagé avec elle à Shenzhen³⁵, où ils n'avaient aucun ami ni parent. Au cours des entrevues, nous avons aussi entendu d'autres histoires similaires. Plusieurs étudiantes nous disent que leurs parents leur ont fait apprendre la danse, la musique, le dessin, les langues étrangères depuis l'enfance, afin de leur fournir une éducation de qualité sans égard aux énergies investies et aux dépenses : « *Mes parents sont bien stricts sur mes études* » (24.M.U.A.(2)). « *Mes parents m'ont fait apprendre beaucoup de choses depuis l'enfance, ils font grand cas de mes études* » (20.B.U.A.). « *Mes parents me portent une pleine attention. Je pense que pour la génération des enfants uniques, les enfants sont le centre de la famille, quel que soit leur sexe* » (29.D.U.M.).

À la discussion sur les attentes des parents à leur égard, toutes les étudiantes affirment que leurs parents étaient respectueux de leurs choix personnels même s'ils n'acceptent pas nécessairement leurs choix. Selon plusieurs d'entre elles, la priorité de leurs parents est qu'elles soient heureuses. Cependant, paradoxalement, la grande

34 Cette province se situe dans le sud-est de la Chine.

35 Shenzhen est une ville de la province du Guangdong en Chine. Situé en bordure de Hong Kong, le territoire de la ville était largement rural dans les années 1970. À partir de 1980, une partie de la ville a acquis le statut de zone économique spéciale, devenant l'un des principaux lieux d'expérimentation de la politique d'ouverture aux investissements étrangers. Elle a connu un essor économique et démographique spectaculaires qui en ont fait une ville de dix millions d'habitants et l'un des grands pôles économiques dans le Sud de la Chine. Bénéficiant des investissements et délocalisations hongkongais, elle est devenue un centre non négligeable dans différentes activités industrielles et tertiaires. Site web consulté le 20 août 2011 : <http://www.chine-evasion.com/destination/shenzhen>.

attention qu'ils portent au cheminement d'études de leur fille ne trouve pas sa correspondance dans leur intérêt pour leur avenir professionnel ; sécurité et stabilité devenant alors les valeurs à prioriser. Selon une étudiante à la maîtrise, ses parents croient que « *la femme doit trouver un emploi stable ou plutôt... une sinécure* » (23.M.U.M). Et, selon les témoignages recueillis, cela semble caractériser l'attitude de nombreux parents.

Deux étudiantes nous disent d'ailleurs ouvertement que leurs parents n'ont pas d'attentes à l'égard de leur réussite professionnelle, mais qu'ils ont des exigences par ailleurs élevées à l'égard de celle de leur futur beau-fils. C'est ce que relève cette étudiante :

Mes parents espèrent que je trouve un emploi stable et bien payé. En fin de compte, en tant que fille, mes parents n'ont pas beaucoup d'attentes sur ma carrière, ils n'attendent pas que j'acquière la réussite professionnelle. Mais ils ont des exigences élevées sur la carrière de mon futur époux. Ils sont traditionnels, je suis bien influencée par eux, je pense que la famille est plus importante que le travail pour les femmes. (25.M.N.M)

Une autre étudiante nous dit aussi que depuis son enfance, ses parents lui ont fait apprendre beaucoup de choses, elle joue du piano, danse et parle bien anglais, mais son père considère encore que la chose la plus importante pour son avenir est de trouver un bon mari : « *Comme je suis fille, mon père espère que je trouve quelqu'un qui peut bien s'occuper de moi. Mais j'ai beaucoup d'attentes pour ma vie professionnelle* » (22.B.U.M.).

En analysant les entrevues, nous nous apercevons que les professions que les parents souhaitent voir investir par leur fille sont essentiellement celles de professeur et de fonctionnaire dans les établissements d'intérêt public. Il faut comprendre qu'en Chine, pour la plupart des gens, ces professions sont considérées comme bien payées, respectées et stables. Une étudiante au baccalauréat en langue et littérature anglaises confirme que sa mère, professeure d'université, souhaite qu'elle devienne aussi

professeure, parce que « *c'est un emploi stable, c'est convenable pour les femmes* » (21.B.U.M). Cette notion de stabilité revient comme un leitmotiv dans les témoignages recueillis. Au moins neuf étudiantes ont affirmé qu'il était clair que leurs parents considéraient qu'en tant que femme, elles devaient avoir comme premier objectif, davantage que la réussite et la réalisation de soi, de trouver un emploi stable exigeant un minimum de déplacements. Puisque « la pomme ne tombe jamais très loin de l'arbre », la plupart des parents des répondantes croient également à l'existence de disciplines masculines et féminines. C'est ce que laisse entrevoir les propos de cette étudiante au baccalauréat qui, au moment d'exprimer son intention de poursuivre des études en science politique et de faire des recherches académiques, s'est vue répliquer par sa mère professeure d'université que la politique est un « domaine des hommes » qui ne convenait pas aux femmes.

Beaucoup de parents, les témoignages recueillis le confirment, considèrent aussi que les femmes sont plus « faibles » que les hommes dans plusieurs domaines :

Mes parents considèrent que les hommes sont capables dans tous les domaines, mais je ne le crois pas, il n'y a pas de différences entre la capacité des hommes et des femmes. (25.D.U.A.)

Mon père pense que les femmes ne doivent pas faire trop de travaux, il pense que ma vie est très fatigante. Chaque fois, quand je lui raconte mes projets d'études, il dit toujours que c'est très compliqué et ennuyeux, ne le fais pas ! (24.M.U.A.(1))

Quand j'ai choisi la discipline de l'université, mes parents n'espéraient pas que je choisisse la science ou la technologie, ils pensent que les garçons sont plus capables dans ces domaines. Et les emplois dans ce domaine sont aussi très pénibles pour les femmes. De plus, les étudiantes en science et technologie seront confrontées à beaucoup plus de difficultés que les garçons. (22.B.U.M.)

Il est manifeste que plusieurs parents font preuve d'une certaine ambiguïté à l'égard des attentes qu'ils entretiennent à l'égard de l'avenir professionnel de leur fille. D'un côté, l'inscription de leur fille à l'université et leurs exigences strictes sur ses études indiquent qu'ils accordent une véritable importance à sa formation; de

l'autre côté, ils sont loin de vouloir la pousser vers une carrière professionnelle exigeante, allant même jusqu'à souhaiter que leur fille trouve une « sinécure » dans le futur. L'importance accordée au rôle familial et à la maternité étant le premier critère de référence partagé par les parents, quels que soient leur niveau d'instruction et leur statut économique. Aujourd'hui, même s'il est possible d'affirmer qu'il n'existe plus de préférence explicitement avouée pour une descendance masculine au sein des familles urbaines en Chine, et au-delà de l'importance accordée à l'éducation des filles, il semble évident que les idées préconçues concernant les identités féminine et masculine et la division sexuelle du travail qui en découle sont loin d'être éradiquées, les filles continuant d'être identifiées comme le sexe « faible ».

6.3 Influences des mères et des grand-mères sur la trajectoire des filles

Nous savons que le rôle et le modèle de la division du travail des parents au sein de la famille sont des références primordiales de la perception des rapports de genre chez les enfants. Dans *Entre le rose et le bleu*, les auteures ont bien analysé les influences des parents sur la socialisation des enfants :

Au-delà des attentes et des attitudes visant directement l'enfant, nos propres observations nous amènent à considérer que le caractère asymétrique des rôles joués par la mère et le père au sein de la famille, de même que leurs responsabilités différenciées dans le soin et l'éducation des enfants, constitue l'un des premiers et plus importants éléments de socialisation. Cette division sexuelle du travail constitue le premier cadre social de référence des enfants. Elle préside jour après jour à l'élaboration de leur identité de sexe ainsi qu'à leur inscription dans la division sociale des sexes, autrement dit, [...], à « la dimension sexuée de la vie sociale ». (Descarries et Mathieu, 2009, p.50)

En raison du rôle joué par les femmes dans l'éducation des enfants, particulièrement au moment de la petite enfance et de leur assignation à l'entretien de la famille, nous pouvons probablement envisager que les comportements des parentes

féminines, soit la mère ou la grand-mère, exercent un plus grand impact sur la socialisation des filles. Dans leurs réponses, certaines étudiantes nous mentionnent d'ailleurs qu'il existe des désaccords entre leurs parents au sujet de leur perception du genre et de ses conséquences, et, c'est intéressant de le constater, dans de telles circonstances, les jeunes femmes ont plus tendance à partager les opinions de leur mère :

Mon père espère que je trouve un emploi stable et fait ce que « les filles doivent faire ». Parce que quand j'étais petite, j'étais indisciplinée, il avait peur que je fasse quelque chose de démesurée. Mais ma mère considère que les filles doivent s'aguerrir dans la société. Les femmes chez ma mère étaient assez avancées à leur époque, comme mes tantes, ma grand-mère et même mon arrière grand-mère, elles sont allées à beaucoup d'endroits et ont fait beaucoup d'expériences intéressantes. Donc ma mère considère que les femmes ne doivent pas seulement mener une vie confortable, mais doivent aller regarder le monde en face. (22.M.U.M.)

Mon père est une personne tranquille, il considère que les femmes conviennent aux travaux faciles, des planques. Mais ma mère a toujours le désir de faire des progrès, elle a bien réussi dans son travail, donc elle m'encourage toujours. Quand je suis confrontée aux difficultés, elle m'incite toujours de les traiter moi-même. Quelquefois, je me plains que je ferai encore un doctorat, quand je terminerai mes études et reviendrai en Chine³⁶, j'aurai presque 30 ans, ce sera difficile à trouver un mari. Mais ma mère me dit : « Ne t'inquiète pas, on n'a jamais de regrets d'avoir plus de connaissances ». Elle ne me dit jamais « tu dois trouver un copain » ou « ne travaille pas trop, t'es une fille » comme beaucoup d'autres parents. Elle m'encourage toujours d'apprendre plus de choses. (24.M.U.A.(1))

À travers le discours des étudiantes interviewées, il semble qu'elles apportent plus d'attention aux attitudes des parentes féminines. Neuf étudiantes soulignent spécifiquement les opinions et le mode de vie de leur mère ou grand-mère sur diverses questions. Mais, malgré le progressisme affiché par les mères évoquées ci-avant, il demeure que plusieurs mères affichent des idées beaucoup plus conservatrices que les premières. La plupart d'entre elles, comme nous l'avons mentionné dans le présent chapitre adhèrent plus ou moins fortement aux stéréotypes

³⁶ Elle poursuivra son doctorat en Italie.

sexuels et contestent peu ou pas le modèle de la division sexuelle traditionnelle du travail au sein de la famille. Or comme nous avons pu constater que les étudiantes étaient très réceptives à l'égard des opinions de leur mère et à l'exemple de leur comportement, il est à craindre que ces filles deviennent inévitablement les héritières de leurs idées stéréotypées.

CHAPITRE VII

QU'EST-CE QU'ELLES PEUVENT FAIRE ?

– CONTRADICTIONS ET DISSONANCES COGNITIVES DANS LE PLAN DE VIE DES ÉTUDIANTES

Dans les chapitres précédents, nous avons vu que les étudiantes rencontrées adhéraient assez étroitement à la norme traditionnelle concernant les identités de genre. Nous avons aussi constaté l'influence de la famille dans la reproduction des stéréotypes sexuels et leurs effets sur les attentes exprimées à leur égard. Par ailleurs, au cours des entrevues, les 15 jeunes femmes nous ont raconté leur rêve professionnel et évoqué leur modèle féminin et conjugal idéal. Il est apparu clairement qu'elles avaient un fort désir de mener une vie autonome et qu'elles plaçaient beaucoup d'attentes sur leur vie professionnelle pour y arriver. Cependant, en raison des contradictions auxquelles elles sont confrontées en raison de la coexistence de systèmes de valeurs et d'attentes parentales et sociales divergents, ces étudiantes hésitent manifestement à trancher en faveur de l'un ou l'autre des modèles qui leur sont proposés. Dans le présent chapitre, nous chercherons donc à savoir comment elles s'organisent pour gérer une telle dissonance et organiser leur vie de « femmes modernes ».

7.1 Idées contradictoires sur les rapports de genre

En discutant leur plan de vie, la plupart des étudiantes montrent souvent leurs ambivalences sur le rôle social des femmes. À travers leur perception des rapports de genre, nous pouvons constater qu'en même temps que ces jeunes femmes expriment leurs aspirations à briser les conventions, l'empreinte patriarcale se manifeste encore de temps en temps dans leurs propos.

7.1.1 Femme indépendante ou « sexe subordonné » ?

Parmi les 15 étudiantes, la majorité affirme sans hésitation que pour se réaliser dans la société chinoise actuelle, les femmes doivent être capables d'autonomie dans tous les aspects de leur vie, et accorde, du fait même, une priorité à l'indépendance économique, ainsi que l'expriment deux d'entre elles : « *les femmes ne peuvent pas vivre de manière autonome sans qu'elles soient capables de s'élever elles-mêmes* » (23.B.U.M.), et « *on peut seulement vivre aux dépens de soi-même* » (23.M.U.M.).

Questionnées sur l'idée reçue qui traverse la culture chinoise : « il est plus important de trouver un bon époux qu'un bon travail pour les étudiantes diplômées », la plupart des jeunes femmes rencontrées expriment leur désapprobation de principe. Cependant, selon certaines étudiantes et en raison du fait que les femmes sont confrontées à plus d'obstacles dans leur vie professionnelle que les hommes, ce point de vue est compréhensible. Selon elles, dans le contexte social et culturel qui est le leur, « trouver un bon époux » veut dire « trouver un appui économique », ce qui renvoie au stéréotype sexiste.

Plusieurs étudiantes des deuxième et troisième cycles décrivent la femme moderne idéale comme étant éduquée, faisant preuve d'une liberté de pensée et de mouvement, débarrassée des préjugés et des stéréotypes traditionnels. Les femmes d'aujourd'hui, dit l'une d'elles, sont capables de s'élever elles-mêmes, et « *le fondement du mariage n'est pas l'argent, mais bien la compréhension et le respect entre le couple* » (22.B.U.M.), « *quand on vit aux dépens d'autrui, on perd les joies de la vie* » ajoute une seconde (29.D.U.M.).

Questionnées au sujet de leur modèle féminin, ces étudiantes mentionnent Yang Lan³⁷, Marie Curie, Hillary Clinton, Hannah Arendt, Natalie Portman, et Wu Yi³⁸

³⁷ Une présentatrice de talk show chinois réputée, qui est dénommée « Oprah chinoise ». Elle est aussi une femme d'affaires éminente. Comme elle est diplômée de l'université des Études Étrangères de Beijing, plusieurs de nos interviewées l'ont mentionnée.

pour ne nommer que celles-là. C'est l'intelligence et l'indépendance de ces femmes qui les attirent : « *elles connaissent bien ce qu'elles veulent, elles vivent pour elles-mêmes* » (20.B.U.A.), précise l'une d'elles.

Lors de nos conversations, les répondantes ont souvent mentionné la notion d'« indépendance » et c'est sans doute sur la question des rapports de genre que les représentations des étudiantes recèlent le plus grand nombre de contradictions. Ainsi, tout en adhérant à l'idée que les femmes modernes doivent faire carrière, maintenir l'indépendance économique et spirituelle, plusieurs étudiantes manifestent une certaine prédisposition à accepter de jouer le second rôle au sein du couple aux motifs de sécurité et de stabilité. Ainsi, ces étudiantes ont souligné en début d'entrevue qu'une femme moderne ne devait pas vivre au crochet des autres. En réponse aux questions suivantes, toutefois, elles expriment l'espoir de trouver un mari ayant un revenu et un poste supérieurs aux leurs. Bref, elles ambitionnent de se libérer des entraves traditionnelles et de bénéficier d'un statut professionnel égal à celui des hommes, mais en même temps elles souscrivent à la représentation de l'époux qui doit, si possible se révéler plus fort et plus prestigieux ou plus financièrement à l'aise qu'elles ou du moins ne pas être inférieur sur l'un de ces aspects. Voici quelques exemples qui viennent appuyer une telle assertion :

Thème A. Q2 : Comment vous représentez-vous la femme idéale dans la société actuelle ?

Réponse : Elle doit être bien éduquée, indépendante économiquement, avoir une carrière professionnelle et ne pas vivre au crochet de son mari [...].

Q9 : Avez-vous des exigences sur le niveau d'éducation, de revenu, de compétence dans le travail ou sur le niveau de poste de votre époux ?

Réponse : Au moins... Il ne devra pas être inférieur à moi dans ces domaines. (25.M.N.M.)

Thème A. Q2 : Comment vous représentez-vous la femme idéale dans la société actuelle ?

38 La Vice-Première ministre de la Chine, on l'appelle « dame de fer chinoise ». En 2005, elle est classée comme la deuxième femme la plus puissante au monde par le magazine Forbes. En 2006, elle est troisième et en 2007 deuxième.

Réponse : Être indépendante économiquement et spirituellement, égale avec les hommes dans la famille. [...] et ne vit pas au crochet d'autrui.

Q9 : Avez-vous des exigences sur le niveau d'éducation, de revenu, la compétence dans le travail ou le niveau de poste de votre époux ?

Réponse : Ses conditions dans ces domaines ne devront pas être inférieures aux miennes. (22.M.U.M.)

Quand ces étudiantes expliquent leur réponse, elles mentionnent que si les niveaux d'éducation, de revenu ou de poste de leur futur époux sont inférieurs que les leurs, elles se sentiraient « ennuyées ». Une répondante explique : « *On pense toujours que le mari devrait être plus compétent que la femme, donc si j'ai un époux moins compétent que moi, je me sentrais embarrassée* » (22.M.U.M.). Ces étudiantes ne semblent pas dire qu'elles auraient réellement besoin de l'appui économique ou social de leur futur époux, mais il semble plutôt qu'elles cherchent inconsciemment à répondre à une « tradition ». Nous voyons que, d'une part, elles aspirent personnellement à la réussite professionnelle ainsi que d'être traitées sur un pied d'égalité avec les hommes. Mais, d'autre part, quand il est question du mariage, tout laisse croire qu'elles sont prêtes à assumer une position inférieure. Le fait que les femmes jouent un rôle de plus en plus important dans la sphère publique ne semble pas avoir une correspondance dans la sphère privée suffisante pour entraîner un changement significatif du modèle traditionnel du mariage. Ce qui les amène à continuer à chercher les hommes « plus réussis » qu'elles-mêmes. Sinon, comme cette étudiante le dit, elles se sentiraient « embarrassées ».

Certaines autres étudiantes considèrent la dépendance à l'égard de la famille ou du mari comme un « raccourci » pour obtenir la vie matérielle à laquelle elles aspirent. Les propos de cette étudiante à la maîtrise reflètent bien l'ambivalence qui en découle:

Je pense qu'une femme moderne idéale doit avoir sa propre carrière professionnelle. Elle est indépendante, bien instruite et a une volonté autonome. J'espère bien obtenir la réussite dans ma vie académique et professionnelle, mais quelquefois, je suis contradictoire... Il y a une professeure dans notre Centre de Sinologie³⁹, elle était diplômée au

³⁹ Cette fille de 24 ans est une étudiante à la maîtrise dans le programme de « sinologie à l'étranger », elle étudie

doctorat en russe de notre université. Son mari est tellement riche. Chaque jour, elle vient à l'université dans une voiture très chère. Elle dit toujours que les femmes n'ont pas la nécessité de s'efforcer au travail; gagner de l'argent, c'est une affaire d'hommes, nous pouvons nous contenter de moins. Je sais que ce n'est pas correct, mais j'envie encore sa vie... Je suis bien contradictoire. (24.M.U.A.(1))

De ce point de vue, les barrières à l'entrée et les obstacles anticipés en regard de leur réussite professionnelle deviennent des freins importants à leur complète insertion. Les efforts additionnels qui sont exigés d'elles, si elles veulent pleinement réussir, sont également un facteur susceptible de faire hésiter, sinon reculer, certaines jeunes femmes qui peuvent alors être tentées de « faire le paresseux » pour rendre l'expression de l'une d'entre elles :

Quelquefois, quand je me fatigue de faire des études et de chercher du travail, je considère qu'il est plus facile de trouver un mari et de vivre à ses crochets. C'est une méthode rapide d'obtenir une vie matérielle; on peut s'éviter beaucoup de peine ainsi. Mais en même temps, je pense aussi que si je vis comme ça, je perdrai beaucoup de joies de la vie. (21.B.U.M.)

Elles peuvent encore adhérer à l'idée que les femmes représentent le « sexe faible ». Non seulement le modèle traditionnel de genre et de dépendance s'enracine profondément dans leur inconscient, mais encore le fait même de partager cette conception peut largement jouer sur leur estime de soi et réduire leur désir d'autonomie. Certaines en viendront ainsi à privilégier le modèle conjugal traditionnel, en dépit d'une volonté réelle d'accéder à un statut d'égalité avec les hommes, espérant qu'un époux qui réussit mieux qu'elles ou qu'elles considèrent plus fort qu'elles les comblera d'un « *sentiment de sécurité* » (25.M.N.M. 22.M.U.M. 23.B.U.M.). Cercle vicieux, faute de confiance en elles, plusieurs de ces jeunes femmes en viendront à abandonner leur désir d'indépendance et à considérer qu'elles ne possèdent pas les mêmes talents que les hommes.

la langue et la littérature françaises en bac et est déjà admise au programme de doctorat en études du latin de l'université de Rome. Elle nous dit qu'elle va poursuivre ses études dans ce domaine et travailler comme professeure ou chercheuse dans l'avenir.

Sur le sujet de la relation conjugale, nous constatons que les étudiantes de deuxième et troisième cycles sont généralement moins ambivalentes et expriment moins de dissonance que celles du premier cycle. Voici des exemples :

Aujourd'hui en Chine, tout le monde subit une grande pression professionnelle et économique. Mais, puisque les femmes jouent toujours un rôle inférieur dans la société, je pense que c'est compréhensible que certaines veuillent trouver un mari plus « fort » comme un appui économique. Mais, pour ma part, je ne veux pas vivre aux dépens des autres et je ne pense pas que j'aie besoin de la « protection » d'un homme. Je crois que je peux trouver un bon emploi et je n'ai pas d'exigence au sujet du niveau de revenu ou du poste de mon futur époux. (24.M.N.M.)

Je pense que la carrière professionnelle est très importante pour une femme. Comme ma mère est femme au foyer, mon père considère toujours qu'elle « ne fait rien », bien qu'elle travaille beaucoup à la maison. Donc, je pense que si la femme reste économiquement inférieure à son mari, elle sera méprisée par ce dernier. Je vais bien travailler après mes études et le statut économique de l'homme est peu important pour moi. (23.M.U.M.)

Une autre étudiante, aussi à la maîtrise, exprime qu'elle considère que l'échange spirituel est le plus important entre le couple. Elle veut trouver une « âme sœur » et pense que la situation économique de l'homme n'est pas de première importance. Les parents de cette étudiante possèdent tous deux un diplôme de maîtrise. Selon elle, sa mère est en fait plus « forte » que son père. Quant à une autre étudiante au doctorat, après avoir exprimé sa volonté de trouver un mari « qui peut échanger l'esprit » avec elle, elle dit en plaisantant qu'elle peut aussi considérer devenir l'appui économique de l'homme.

Il n'est pas difficile de constater que ces répondantes ont plus confiance en elles. Ici le niveau de scolarité semble jouer sur les attentes « d'échange spirituel » qu'elles expriment à l'égard de leur futur conjoint, alors que pour certaines d'entre elles la situation de leurs parents intervient dans leur façon d'entrevoir leur avenir conjugal.

7.1.2 Droits égalitaires et responsabilités égalitaires

La dissonance entre valeurs et pratiques se reflète aussi dans l'attitude de ces étudiantes à l'égard de leurs responsabilités sociales. Car si la majorité d'entre elles évaluent que les femmes doivent jouir d'opportunités égales à celles des hommes, elles sont nombreuses à vouloir éviter les exigences, les responsabilités et les pressions qui accompagnent généralement l'accès à des postes de prestige ou supérieurement rémunérés. Au terme de cette partie de l'entrevue, nous avons demandé aux étudiantes quel sexe elles auraient choisi si elles en avaient eu la possibilité. Leurs réponses forcent à réfléchir. Quatre étudiantes affirment qu'elles auraient préféré être un homme, mais selon l'une d'entre elles, seulement par curiosité. Parmi les autres, trois choisissent le sexe féminin sans préciser les raisons à l'appui de leur choix, alors que les six autres affirment être satisfaites d'être femmes jugeant que les femmes n'ont pas à porter autant de responsabilités sociales et à subir autant de pressions, « *les hommes subissent les pressions pour obtenir la réussite professionnelle et gagner de l'argent, mais les femmes n'ont pas de telles pressions dans leur vie professionnelle* » (22.M.U.M.), « *elles ont raison de ne pas faire beaucoup de choses, de faire le paresseux* » (23.B.U.M.). Une étudiante que nous avons jugé bien dynamique n'échappe pas pour autant à cette représentation que les femmes ont moins de responsabilités sociales à assurer. Après nous avoir fait part de son désir de mener une vie remplie de défis et d'obtenir la réussite professionnelle, elle nous affirme néanmoins préférer être une femme pour échapper à l'admonition à la réussite: « *Je suis satisfaite d'être femme, les hommes doivent prendre plus de responsabilités sociales, notamment la responsabilité économique. Si une femme n'a pas réussi dans sa carrière professionnelle, ce ne sera pas grand-chose. Mais quant aux hommes, tout le monde méprisera leur insuccès* » (22.M.U.M.). Les mêmes contradictions sont présentées dans le témoignage de cette autre étudiante qui exprimait en début d'entrevue son désir de s'impliquer pleinement tant dans la sphère publique que privée et sociale: « *Je veux consacrer une partie de ma vie à ma*

carrière professionnelle, une partie à la famille, et l'autre partie à la société. Je veux faire quelque chose pour l'amélioration de notre société » (22.B.U.M.). Mais au moment de répondre sur son choix de sexe, elle affirme elle aussi préférer être une femme parce qu'elle peut prendre moins de « charges » sociales. Une autre étudiante, qui propose que les parents élèvent les garçons et les filles de la même façon afin d'éliminer des différences artificielles dans la socialisation des deux sexes, exprime aussi qu'elle est satisfaite de sa vie actuelle, parce que les hommes mènent une vie plus « difficile », que la société formule plus d'exigences à leur égard et pose leur réussite comme standard, tandis que les femmes, peuvent « *faire quelque chose de simple et de facultatif* » (19.B.U.A.). Seulement une répondante à la maîtrise et une autre au doctorat expriment clairement qu'elles sont satisfaites d'être femmes parce qu'elles sont fières de leurs qualités féminines et qu'elles croient que les femmes sont aussi compétentes dans la sphère publique que les hommes.

Les propos de ces étudiantes révèlent qu'elles rêvent de bénéficier des mêmes droits que les hommes, mais qu'elles ne sont pas tout à fait prêtes à assumer les mêmes responsabilités sociales qu'eux. Dans les chapitres précédents, nous avons évoqué certaines lacunes dans la loi qui empêchent les femmes d'obtenir des opportunités égales à celles ouvertes aux hommes dans la sphère publique; néanmoins, faut-il aussi remarquer que la protection de la loi n'est qu'une « condition préalable ». Afin d'aboutir à une véritable égalité sexuelle, ces mesures de protection ne sont pas suffisantes, parce que « l'égalité » entre les deux sexes comporte deux éléments, soit des droits égaux et des devoirs égaux. Pour participer sur un pied d'égalité avec les hommes, il faut également que les femmes conçoivent la nécessité de s'appuyer sur des mesures universelles et acceptent de lutter pour les voir appliquer.

7.2 Contradictions entre différentes attentes et normes sociales

Au cours de nos conversations, la plupart des étudiantes ont exprimé leur désaccord avec certaines exigences que la société chinoise actuelle impose aux femmes, d'autant qu'il n'est pas difficile d'entrevoir les dilemmes qui découlent de la confrontation de leur propre définition de la « femme moderne idéale » avec celle que la société chinoise leur renvoie. Celui-ci est particulièrement manifeste lorsqu'il s'agit d'obtenir leur opinion sur l'entrée en conjugalité.

7.2.1 Exigences dépassées de la société chinoise envers les femmes

L'entretien comportait deux questions faisant directement référence au choix du conjoint : *Selon votre observation, sur le « marché du mariage » de la société chinoise actuelle, quelles conditions comptent les plus pour les femmes et pour les hommes ?* et *Personnellement, dans le choix de votre copain ou époux, quels sont les éléments qui sont les plus importants pour vous ?* Pour la première question, nous faisons un bilan des caractéristiques et des attributs que doivent posséder les hommes et les femmes pour représenter des candidatures intéressantes sur le « marché du mariage ». Le tableau 9 fait état de celles-ci en fonction du nombre de réponses obtenues pour l'un et l'autre sexe.

Tableau 9

Selon les étudiantes interviewées, les caractéristiques qui comptent les plus pour les deux sexes sur le « marché du mariage »

	Femme	Homme
Beauté	11	1
Se soucier de la famille	4	2
Un bon caractère	7	3
Haute moralité	2	5
Avoir un bon travail	3	10
Bon niveau d'éducation	3	3
Bonne condition économique	3	11
Charme	4	2

À travers ce bilan, il est évident que selon les dires de nos répondantes, un bon caractère, c'est-à-dire savoir être tendre et prévenante, et surtout la beauté sont les deux atouts les plus importants qui aident les femmes à gagner la préférence du sexe opposé : « *Pour les femmes, il faut admettre que la beauté compte le plus* » (23.M.U.A.). « *D'après moi, les femmes jolies et qui savent plaire sont plus populaires* » (24.M.N.M.). Certaines étudiantes indiquent aussi que même si la société demande aux femmes d'être indépendantes, les hommes acceptent beaucoup plus difficilement celles « *qui sont très compétentes dans la sphère publique* » (20.B.U.M.), alors qu'un bon travail pour une femme veut souvent dire un emploi « *stable* », et « *qui ne requiert pas beaucoup de déplacements* » (28.D.U.M.), rappelons-le.

Quant aux hommes, nous voyons que les prédispositions qui comptent le plus sont liées à la qualité du statut économique et professionnel. Aux yeux de cinq répondantes, ces qualités doivent être complétées par une grande probité morale :

« *Les femmes ne font pas attention à l'apparence des hommes. Pour les hommes, son statut économique est la condition la plus importante* » (29.D.U.M.). « *Pour les hommes, l'économie et la carrière comptent le plus aux yeux de la plupart des femmes. Même si un homme n'a pas encore réussi dans sa carrière, il doit avoir ce potentiel* » (24.M.U.A.(2)). En bref, selon les témoignages des étudiantes rencontrées, l'apparence et la tendresse sont encore les éléments primordiaux pour évaluer une femme; et pour un homme, c'est le statut économique et professionnel.

Questionnées plus directement sur les critères qui les guideraient elles-mêmes dans le choix d'un époux, onze étudiantes affirment que la compréhension et le respect sont les conditions indispensables à la réussite d'un couple. À cela s'ajoutent l'honnêteté, la loyauté, l'assiduité, le sens de la responsabilité et le respect envers les parents. En dépit qu'elles conçoivent que la culture chinoise présuppose que l'époux doit être supérieur à l'épouse dans tous les domaines⁴⁰, quatre répondantes ont exprimé la volonté de trouver un mari « plus fort » qu'elles-mêmes ; la plupart des répondantes lorsqu'elles parlent de leurs propres critères pour choisir un conjoint expriment très peu d'exigences quant à son niveau d'éducation, de revenu, de poste, ou de compétence au travail. Certaines considèrent comme plus importante une similarité des valeurs et des goûts pour assurer la stabilité de leur union. Ainsi les étudiantes des deuxième et troisième cycles affirment qu'elles n'ont pas d'exigences particulières concernant le niveau de scolarité de leur futur époux et qu'elles pourraient très bien s'accommoder d'un homme ayant un diplôme de baccalauréat. Même si certaines notent qu'elles n'auraient pas de problèmes à vivre avec un homme de statut socio-économique inférieur au leur, elles conçoivent néanmoins que ceux-ci feraient l'objet de fortes pressions de la part de leur environnement social : « *Même si ça ne me dérange pas, il (son époux dans l'avenir) ne sera pas content. La société et l'entourage le mépriseront. Ce sont les idées traditionnelles, ce n'est pas*

⁴⁰ Il y a même un vieux proverbe qui rappelle que : « si une femme est plus capable que son mari, les beaux jours ne durent qu'un temps ».

facile à changer » (22.M.U.M.). Faut-il constater que même si ces jeunes femmes ont la volonté de se débarrasser des vieux clichés, la société chinoise pousse quand même à ce que les femmes jouent le rôle de subordonnées.

Évidemment, on ne peut que remarquer que les critères de choix de l'époux mentionnés par les étudiantes sont contradictoires à leur observation sur les caractéristiques les plus importantes pour connaître du succès sur le « marché du mariage » de la société chinoise contemporaine. Mais même si elles expriment leur mécontentement face à la situation actuelle, elles constatent aussi leur impuissance dans les circonstances : « *Quand une femme est jolie et jeune, elle peut obtenir tout ce qu'elle veut. C'est triste, mais c'est la réalité* » (24.M.U.A.(2)). « *Les femmes ne tiennent pas compte de l'apparence des hommes, mais les hommes font grand cas de celle des femmes. Les femmes tiennent compte du statut économique des hommes. Dans une société moderne, je pense que c'est un rapport de genre anormal, mais on n'est pas capables de le changer maintenant* » (28.D.U.M.).

À travers ces réponses, nous pouvons constater une matérialisation et une subordination de la femme dans la société chinoise actuelle : les hommes ayant tendance à accorder la préséance à la beauté et à valoriser la tendresse et la prévenance, autrement dit ils valorisent la disponibilité de la femme à leurs besoins. Les hommes chinois continuent donc d'être à la recherche de la « sage épouse » et de la « bonne mère à la maison », attitudes qui maintiennent les femmes dans une position inférieure.

Les opinions exprimées par nos répondantes ressemblent à s'y méprendre aux résultats divulgués sur l'état du mariage des Chinois en 2010⁴¹ par l'Association des études sur le mariage et la famille de la Chine. Les résultats de cette étude confirment qu'en 2010, environ 70 % des femmes chinoises considèrent que la détention d'un

⁴¹ C'est une recherche annuelle dirigée principalement par l'Association des études sur le mariage et la famille de la Chine (Chinese Association of Marriage and Family Studies) de la Fédération Nationale des Femmes de Chine.

logement et un bon statut économique sont les conditions primordiales qu'elles recherchent chez un homme, alors que 54 % des hommes considèrent la beauté comme leur premier critère de choix. En outre, ces derniers espèrent, pour la plupart, que leur épouse aura un travail « stable » et « moins intensif » que le leur afin de disposer de plus de temps pour s'occuper de la famille⁴². Selon les résultats de notre recherche et les propos de nos répondantes, il apparaît que les hommes occupent encore un statut dominant dans la relation conjugale et que les attentes à leur égard sont sous-entendues par cette représentation. Bref, dans un tel contexte culturel et social, pour les hommes, l'épouse est facilement associée à la domesticité, alors que pour les femmes, l'époux représente l'appui à la vie en dépit du fort bagage de connaissances et d'expertise que possèdent dorénavant les femmes chinoises.

En analysant les propos des étudiantes, nous constatons aussi un autre phénomène : en dépit du fait que la société approuve tacitement la priorité du modèle de sélection décrit ci-avant (les femmes sont évaluées d'abord par l'apparence et les hommes, par le statut économique) sur le « marché du mariage », l'acceptation par les candidats des critères mis de l'avant dans ce modèle est jaugée inégalement dans l'opinion publique aux dires d'une des étudiantes qui constate que la société chinoise manifeste plus de tolérance envers les hommes qu'envers les femmes en tel cas :

Dans cette société inégale et frivole, beaucoup de jeunes femmes se considèrent comme un article de consommation, des hommes les traitent aussi comme ça. Les médias critiquent toujours que les jeunes femmes d'aujourd'hui n'adorent que l'argent, mais ils ne critiquent jamais le « culte de sexe » chez les hommes. Si une femme veut chercher un homme riche, on pensera qu'elle veut gagner sa vie sans travailler et on la méprisera. Pourtant, quand un homme veut chercher une femme jolie et jeune, tout le monde considère que c'est naturel. (24.M.U.A.(2))

La « tolérance » dont jouissent les hommes reflète en fait une adhésion à la prescription androcentriste et confère une relative légitimité aux exigences surannées

⁴² Voir le rapport de la recherche sur l'état du mariage des Chinois en 2010, version électronique, <http://wenku.baidu.com/view/3bfa2e85b9d528ea81c779b6.html>, consulté le 8 août 2011.

et injustes qui encadrent les rapports de sexe en défaveur des femmes et qui ne sont pas pour autant présumées antinaturelles.

7.2.2 Entre le travail et la famille, entre la sphère publique et privée... un point d'équilibre difficile à trouver

Au cours de nos entretiens avec les étudiantes, nous avons constaté que bien qu'il n'y ait que deux interviewées mariées, le défi que présente l'articulation travail-famille est un sujet qui préoccupe fortement pour ces jeunes femmes. Nous l'avons vu, presque toutes sont prêtes à considérer qu'assurer le bonheur de leur famille est aussi important que la poursuite d'une carrière professionnelle réussie, bien qu'elles soient fort conscientes que pour les femmes l'articulation famille/travail constitue souvent un problème majeur. Plusieurs anticipent les dilemmes que pose la gestion quotidienne de cette articulation. Sept d'entre elles se disent à la recherche d'un « point d'équilibre » entre le travail et la famille, entre des pratiques traditionnelles et des pratiques progressistes. Elles expriment constamment la volonté de réussir dans les deux univers, mais mettent de l'avant leur souci de bien s'occuper de la vie des autres membres de leur famille, notamment de leur enfant et leur mari.

Et si elles espèrent trouver cet équilibre salubre pour elles, les propos recueillis révèlent surtout leur propre ambiguïté quant à la façon d'atteindre cet équilibre. Une étudiante nous a donné deux opinions passablement contradictoires en réponse à deux questions différentes :

Thème A. Q4. Comment regardez-vous la norme traditionnelle de la femme chinoise qui demande qu'elle soit « sage épouse et bonne mère à la maison » ?

Réponse : Cette exigence est irréprochable en elle-même, mais ça ne veut pas dire que les femmes doivent sacrifier leur carrière et leur aspiration à la famille.

Q7. D'après vous, est-ce que faire carrière est important pour une femme ?

Réponse : C'est important, on doit avoir un métier auquel on s'intéresse.

Mais en tant que femme, on ne doit pas sacrifier sa famille à sa carrière.

(23.B.U.M.)

Nul doute que lorsqu'elles seront concrètement confrontées à des conflits entre le travail et la famille, on peut trouver que ces étudiantes s'apercevront que ce « point d'équilibre » est difficile à trouver dans un environnement marqué par la division sexuelle du travail et combien son atteinte suppose des concessions et des compromis de la part des deux membres du couple. Même si la volonté de trouver un équilibre travail-famille est bien réelle, quand elles sont sollicitées à discuter du sujet, plusieurs étudiantes introduisent d'entrée de jeu la division sociale des sexes comme prisme premier de leur interprétation en utilisant des expressions telles que : « les femmes doivent... » ou « en tant que femme, il faut... ». Voici un autre indice qui tend à démontrer combien les étudiantes chinoises ont intériorisé les normes et comportements qui reconduisent la division sexuelle et qui les portent à croire que s'occuper de la famille est « une affaire de femmes », tout comme la conciliation travail-famille. En dépit d'une acceptation passive des « devoirs naturels » qui leur sont dévolus, un certain nombre d'étudiantes rencontrées, toujours célibataires, ont tout de même déjà fait des choix désavantageux pour leur carrière et opté pour des pratiques professionnelles jugées en conformité avec leurs responsabilités familiales. Parmi celles-ci rappelons que certaines étudiantes souhaitent des emplois moins intenses et, surtout, exigeant moins de déplacements afin de maintenir la « stabilité » de leur future famille (20.B.U.A. ; 23.B.U.M. ; 25.M.N.M.).

Certes, les femmes chinoises d'aujourd'hui ont plus de choix que les générations précédentes, notamment elles peuvent poursuivre leur idéal professionnel. Mais, en même temps la culture maintient, sinon élève son niveau d'exigence à leur égard dans la sphère publique. Et en même temps elle n'a pas réduit pour autant les exigences qu'elle leur impose dans la sphère privée, ce qui fait dire à l'une des étudiantes :

Je pense que le statut des femmes est généralement plus élevé qu'auparavant; maintenant les femmes ont plus de choix et de liberté. Mais, la société impose plus d'exigences aux femmes. Par exemple, à part les exigences traditionnelles, tel que s'occuper de la famille, être sage épouse, on leur demande aussi l'intelligence et la compétence dans le travail. La société n'a pas abandonné les exigences traditionnelles des femmes, mais plutôt leur demande des exigences nouvelles. On demande aux femmes de bien jouer le rôle de femme au foyer et en même temps celui de femme de carrière : c'est trop. (24.M.U.A.(2))

Les jeunes femmes chinoises d'aujourd'hui possèdent sans contredit un niveau d'instruction plus élevé et des compétences sociétales plus étendues que la génération de leur mère. Il est donc logique que la société ait plus d'attentes à leur endroit et pose nombreuses exigences quant à leur participation à l'espace public. Toutefois, l'empreinte millénaire des représentations patriarcales continue d'imposer le poids de ses contraintes. Différentes attentes et normes sociales envoient des messages contradictoires aux étudiantes chinoises. Après avoir complété les entrevues avec ces 15 étudiantes, nous pouvons clairement constater leur ambivalence entre les idées traditionnelles et progressistes ainsi que plusieurs contradictions dans leur projet de vie, ce qui tend à confirmer notre hypothèse de cette recherche : la coexistence d'une conception passiviste de la féminité ou de la division sexuelle des rôles et la formulation de nouvelles exigences éducatives et professionnelles laissent une série d'incertitudes et de conflits chez ces jeunes femmes. Cette situation, difficile à vivre tant sur le plan social que sur le plan psychoaffectif, constitue une entrave au plein développement de leur potentiel et génère une série de contradictions dans la trajectoire de vie de ces étudiantes. En explorant les dissonances cognitives des étudiantes rencontrées à l'égard de leur situation sociale, nous pouvons aussi constater que dans de nombreux cas, la société chinoise espère que les femmes aient une plus grande contribution à la société, mais elle doit éliminer de nombreuses contraintes envers les femmes et que les hommes doivent également aider les femmes à se libérer des entraves qui proviennent de la vie domestique. En vue de résoudre cette difficulté de la conciliation travail-famille, ou plutôt de la conciliation entre la

sphère publique et la sphère privée de ces jeunes femmes, il faut que la société chinoise contemporaine réfléchisse sur les exigences qu'elle impose aux femmes sont justes et raisonnables.

CONCLUSION

L'augmentation continue de la proportion des étudiantes dans les universités chinoises est certainement un grand avancement pour les femmes chinoises. À mesure que le niveau d'instruction des femmes chinoises augmente, ces dernières sont plus compétitives sur le marché du travail et elles ont plus de confiance en elles dans la vie sociale. Mais, vivant dans une société marquée par une empreinte profonde des représentations patriarcales, les jeunes femmes chinoises d'aujourd'hui occupent encore une position défavorable par rapport aux hommes et elles adhèrent plus ou moins aux normes traditionnelles. Par ailleurs, devant l'invasion des idées occidentales de même que la persistance des idées traditionnelles chinoises, les jeunes femmes chinoises instruites de la génération « post-1980 » sont souvent confrontées à un conflit entre divers systèmes de valeurs et différentes attentes sociales.

À travers les entretiens auprès des 15 étudiantes dans le cadre de notre recherche, nous nous apercevons d'abord que les pratiques sexistes sont encore très persistantes dans la société chinoise actuelle. Les expériences de ces étudiantes rejoignent les résultats présentés dans les études des chercheurs chinois que nous avons consultés. Nous avons constaté, en effet, que bien que les femmes représentent plus de la moitié du nombre total des étudiants universitaires chinois, la prépondérance des étudiants masculins est encore évidente sur le campus universitaire et des mesures ont même été mises en place dans certaines disciplines pour favoriser leur présence. Les étudiantes sont pour ainsi dire « les autres » qui entrent dans le système sans que des aménagements n'aient été prévus pour promouvoir leur présence et leur entière participation. Nous avons également constaté que ces jeunes femmes sont tout à fait conscientes qu'elles seront confrontées à des pratiques sexistes lors de leur entrée sur le marché du travail. Il ne

fait aucun doute que faute de mesures d'équité sociale et d'un système juridique sensible à leurs problèmes, ces jeunes femmes intelligentes et travailleuses devront consacrer beaucoup plus d'efforts pour obtenir des opportunités égales à celles ouvertes aux hommes.

Ensuite, en explorant leurs attitudes envers les pratiques sexistes qu'elles ont connues dans la vie sociale et leur perception des rapports de genre, nous avons constaté que toutes ces étudiantes ont, plus ou moins, des idées stéréotypées sur les rapports de sexe. La plupart d'entre elles considèrent la division sexuelle du travail comme allant de soi et en quelque sorte incontournable. Tout en refusant de se considérer inférieures aux hommes et en accordant une grande importance à leur future carrière professionnelle, elles ont tendance à décrire les femmes comme étant physiquement et intellectuellement plus faibles que les hommes. Ces derniers leur apparaissent comme ayant des dispositions naturelles pour habiter la sphère publique alors qu'elles seraient dotées de prédispositions mieux adaptées à la sphère privée. Ainsi, certaines en viennent à penser que des contraintes « naturelles » constituent effectivement un frein à l'avancement des femmes dans la sphère publique.

L'exploration des conditions qui ont présidé à leur éducation familiale nous révèle également que l'ambiguïté qui caractérise leur rapport au travail professionnel est un prolongement de l'attitude de leurs parents à l'égard de l'éducation des filles. D'une part, ceux-ci accordent une grande attention au cheminement des études de leur fille, alors que d'autre part, la plupart des parents ont fort peu d'attentes à l'égard de leur réussite professionnelle, accordant plus d'importance à la stabilité et à la flexibilité en emploi qu'au succès professionnel. De même, pour beaucoup de parents, les qualités professionnelles des futurs maris de même que leurs qualités de pourvoyeur et de « protecteur » sont au premier plan de leurs préoccupations quant à l'avenir de leurs filles.

Enfin, à travers leurs réponses, nous constatons que devant naviguer entre

différents systèmes de valeurs, les jeunes étudiantes chinoises expriment des idées contradictoires. Tout en accordant la priorité à leur indépendance et à leur autonomie, certaines étudiantes concèdent paradoxalement qu'elles sont prêtes à se placer dans une situation de subordination par rapport à leur futur époux. Elles sont explicitement à la recherche d'un conjoint susceptible de mieux réussir qu'elles afin de s'assurer d'un avenir prometteur. Aussi, même si elles souhaitent l'égalité tant de droits que de fait entre les sexes, elles se montrent hésitantes à accepter les responsabilités sociales inhérentes à une égalité de fait.

Il va sans dire que les attentes et les exigences dépassées et incohérentes que la société chinoise actuelle impose à ces jeunes femmes, de même que les pressions qui proviennent de leur milieu familial, les placent dans une situation des plus contraignantes, peu propice à la réalisation de leurs aspirations personnelles.

Certes, en étudiant un petit échantillon de 15 jeunes femmes, nous ne pouvons prétendre avoir une vision exhaustive des conditions de vie et des représentations sociales de toutes les jeunes femmes chinoises contemporaines. Notre échantillon est trop circonscrit pour nous permettre de généraliser nos conclusions à l'ensemble des étudiantes universitaires chinoises. En effet, toutes les étudiantes rencontrées dans le cadre de notre recherche font leurs études à une université de lettres. Elles travaillent encore dans des disciplines traditionnellement « féminines ». Ainsi, il aurait été intéressant d'explorer les représentations sociales des étudiantes qui ont pénétré les disciplines « masculines », telles que les sciences et la technologie. Cela étant, nous savons à travers les études recensées que la trajectoire des jeunes diplômées en sciences et technologie semble être parsemée d'obstacles encore plus contraignants, ne serait-ce qu'elles ont à surmonter le préjugé qui doute des capacités des femmes à faire de la science. Dans les futures recherches, il sera intéressant d'investiguer comment ces femmes arrivent à franchir les barrières qui s'érigent sur leur parcours. Il nous faut aussi souligner que le caractère exploratoire de notre recherche nous a

amenée à ne prendre en considération que des étudiantes vivant à Beijing et issues de régions urbaines.

Nous croyons néanmoins, forte de notre propre expérience de la réalité universitaire chinoise et des résultats des études consultées, que les hésitations et les confusions vécues par les jeunes universitaires rencontrées témoignent de l'ampleur du problème qui confronte cette nouvelle génération de femmes chinoises qui, de toute évidence, hésite à modifier profondément leur comportement et à faire fi des attentes et préceptes traditionnels qu'elles ont intériorisés. De toute évidence, malgré leur réelle volonté de se libérer des contraintes sexistes et du poids des traditions, elles manquent encore de confiance en elles et d'opportunités pour y arriver pleinement. D'autant que dans leur discours, le mot que nous avons entendu le plus souvent est celui de « devoir ». Peut-être devons-nous envisager que toutes les contradictions qui teintent leur parcours et influent sur leur conception du rôle et de la place des femmes dans la société chinoise trouvent là leur première explication. C'est du moins ce que laisse entrevoir les mots de cette étudiante :

Quand j'étais en échange en Allemagne, j'ai vu que les jeunes femmes allemandes ont plus de conscience de soi que les femmes chinoises. Elles ne vivent pas pour les autres, et ne subissent pas les influences des autres. Beaucoup de jeunes femmes chinoises d'aujourd'hui sont très dociles et obéissantes à la société. On ne peut pas satisfaire à toutes les exigences de la société, c'est très fatigant de vivre comme ça. [...] Les femmes ne vivent pas pour plaire aux autres. Il faut d'abord s'aimer soi-même. [...] Je crois que l'objectif du féminisme est de retourner aux femmes les droits de faire leurs choix personnels, mais beaucoup de gens ne le comprennent pas, surtout en Chine. On dit toujours que les femmes doivent faire ci ou faire ça, mais en réalité, ces « devoirs » ne sont pas naturels, ils sont imposés aux femmes par la société et la culture. (24.M.U.A.(2))

En vue de satisfaire aux diverses exigences sociales, les jeunes femmes chinoises d'aujourd'hui se retrouvent donc plus souvent qu'autrement placées en situation de dissonance. Aussi, en explorant l'influence des idées et des pratiques

sociales sur la représentation sociale des étudiantes rencontrées sur le terrain, nous souhaitons avoir développé une réflexion susceptible de les aider à mieux comprendre de même qu'à mieux affronter le dilemme qu'elles affrontent. Nous souhaitons, en effet, par notre observation favoriser une prise de conscience pour les aider à reconnaître puis à débusquer le sexisme qui prévaut non seulement sur les campus universitaires mais également dans l'ensemble de la société chinoise et les encourager à contester la reconduction d'attentes et de pratiques sociales qui freinent leur quête d'autonomie et de réalisation de soi.

ANNEXE

Grille d'entrevues

Partie I : renseignement personnel

1. Quel âge avez-vous ?
2. Quel est votre niveau scolaire ? Vous êtes étudiante de
 - ✓ Bac
 - ✓ Maîtrise
 - ✓ Doctorat
3. Vous venez de quelle région de la Chine ?
4. Avez-vous des frères et des sœurs ? (une partie de gens de la génération post-1980 ne sont pas enfants uniques)
5. Profession de vos parents
6. Quel est le niveau d'éducation de vos parents?
7. Quel est le statut économique de vos parents ?
 - ✓ Très précaire
 - ✓ Précaire
 - ✓ Moyen
 - ✓ Aisé
 - ✓ Très aisé

Partie II : questions sur le sujet de mémoire

Thème A : Vie académique et professionnelle

1. Pourquoi vous avez choisi la langue et la littérature comme votre discipline?
2. En tant qu'une fille, avez-vous été confrontée à des pratiques sexistes sur le campus?
3. Quelle est votre attitude vis-à-vis ce phénomène?
4. Qu'est-ce que vous voulez faire après vos études?
5. Pourquoi?
6. Dans le choix de votre profession, quels sont les facteurs que vous considérez les plus?
7. Comment évaluez-vous la compétence des femmes par rapport à celle des hommes dans le domaine académique?
8. Avez-vous des expériences de chercher du travail ou des stages?
9. Avez-vous l'impression d'avoir été confrontée à des traitements injustes en tant que femmes. Comment expliquez-vous cette situation ?

Thème B : Éducation familiale

1. Comment décririez-vous l'attention que vos parents vous portent?
2. Si vous avez un ou des frères, comment décririez-vous l'attention que vos parents leur portent?
3. Selon vous, y a-t-il des différences entre leur manière d'éducation sur votre frère et sur vous?
4. Quelle a été l'influence de vos parents sur vos choix personnels en regard de vos études ou de votre choix professionnel pour l'avenir?
5. Quel serait le type d'attentes que vos parents entretiennent sur votre avenir professionnel?
6. Comment qualifieriez-vous les attentes de vos parents à cet égard en comparaison avec les vôtres?
7. S'il y a des conflits entre vous, comment les résolvez-vous?
Et d'après vous, pourquoi il existe ces conflits?
8. Comment pensez-vous que vos parents se représentent les rôles des femmes et des hommes dans la société ?
9. Avez-vous des désaccords avec vos parents sur la perception du genre, du sexe ou du rôle de l'homme et de la femme dans la vie familiale et dans la société?

Thème C : perception du genre

1. Comment évaluez-vous la situation des femmes dans la société chinoise actuelle
2. Comment vous représentez-vous la femme idéale dans la société actuelle?
3. Partagez-vous l'idée que la femme appartient à la sphère privée et l'homme appartient à la sphère publique?
4. Comment regardez-vous la norme traditionnelle de la femme chinoise, soit « sage épouse et bonne mère à la maison »?
5. Quelles seraient, selon vous, les conditions ou les changements qui permettraient l'égalité entre les hommes et les femmes?
6. Comme ces dernières années, la situation de l'emploi est sombre, pas mal de gens disent qu'il est plus important de trouver un bon époux qu'un bon travail, est-ce que vous partagez cet avis et pourquoi ?
7. D'après vous, est-ce que faire carrière est important pour une femme?
8. S'il des conflits surviennent entre votre travail et votre famille dans l'avenir, quelles seraient pour vous les solutions à envisager? Pourquoi?
9. D'après vous, sur le « marché du mariage », quelles conditions comptent les plus pour les femmes et pour les hommes? Pourquoi?
10. Personnellement, dans le choix de votre copain ou époux, quels sont les éléments qui sont les plus importants pour vous ?
11. Avez-vous des exigences sur le niveau d'éducation, de revenu, la compétence dans le travail ou le niveau de poste de votre époux?
12. Avez-vous une idole féminine? Si oui, pourquoi elle est votre idole?
13. Si vous pouviez choisir votre sexe, quel aurait été ce choix et pourquoi?

BIBLIOGRAPHIE

- _____. *Introduction à la psychologie sociale*. Version électronique, site web psychoweb.dnsalias.org,
<http://psychoweb.dnsalias.org/public/pdf/psycho/psychosoc/intropsychosociale.pdf>.
- Abric, Jean-Claude, 2003. *Pratiques sociales et représentations*. Paris : Presses universitaires de France, 252 p.
- Association des études sur le mariage et la famille de la Chine (Chinese Association of Marriage and Family Studies) de la Fédération National des Femmes de Chine, 2010. *Rapport de la recherche sur l'état du mariage des Chinois en 2010*.
Version électronique,
<http://wenku.baidu.com/view/3bfa2e85b9d528ea81c779b6.html>.
- Attané, Isabelle, 2005. *Une Chine sans femmes?* Paris : Perrin, 391 p.
- Balandier, Gerges (dir.), 1970. *Sociologie des mutations*. Paris : Éditions anthropos, 531 p.
- Bourdieu, Pierre, 1998. *La domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil, 142 p.
- Bourdieu, Pierre, et Jean-Claude Passeron, 1964. *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris : Éditions de minuit, 189 p.
- Bourdieu, Pierre, et Jean-Claude Passeron, 1970, *La Reproduction : éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris : Éditions de minuit, 279 p.
- Bruno, Alain, 2009. *Pierre Bourdieu & Jean-Claude Passeron : les héritiers, les étudiants et la culture : un renouveau de la sociologie de l'éducation*. Paris : Ellipses, 159 p.
- Buck, Laura, Amélie Germain-Mesplede et Myriam Vernay, 2004. *Pratiques sexuées et stéréotypes de sexe des étudiant(e)s*. Version électronique, 60 p.

- Campbell, Patricia, 1993. *Not going back: Women as university students*, Halifax: Fernwood publishing.
- Chen, Hong, 2006. « Causes et solutions de la contradiction entre les doubles rôles que jouent les femmes actives urbaines en Chine ». *Journal of Inner Mongolia University of Technology (Social science)*, Vol 15, no.2, p.12-16.
- Chen, Qizhi, 2000. « Contradiction entre les rôles que jouent les femmes actives mariées ». *Journal of Northern Sichuan Education College*, Vol. 10, no.1, p.28-31.
- Chen, Yuling, et Tao Li, 2009. « Analysis and solutions for female postgraduates' problem for gender's consciousness ». *Opinion publique*, N°4, p.56-65.
- Dafflon, Anne, 2006. *Filles-Garçons : socialisation différenciées?* Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 399 p.
- Descarries, Francine et Marie Mathieu, 2009. *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*. Québec : Conseil du statut de la femme, 151 p.
- Descarries, Francine, 1980. *L'école rose—et les cols roses : la reproduction de la division sociale des sexes*. Québec: Centrale de l'enseignement du Québec, 125 p.
- Durkheim, Émile, 1985. *Éducation et sociologie*. Paris : Presses universitaires de France, 130 p.
- Duru-Bellat, Marie, 1990. *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux?* Paris : L'Harmattan, 232 p.
- Duru-Bellat, Marie, 2002. *Les inégalités sociales à l'école : genèse et mythes*. Paris : Presse universitaire de France, 256 p.
- Festinger, Leon, 1957. *A theory of cognitive dissonance*. Stanford: Stanford University Press, 293 p.
- Gauthier, Benoît (dir.), 2009. *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 768 p.

- Gordon, Lynn D, 1990. *Gender and higher education in progressive era*. New Haven and London: Yale university press, 258 p.
- Hensel, Nancy, 1991. *Realizing gender equality in higher education: The need to integrate work/family issues*. ASHE-ERIC Higher Education Report 2, 104 p.
- Jodelet, Denise, 2003. *Les représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France, 447 p.
- Kuang, Xinnian, 2007. « Conditions historiques de l'émancipation des femmes chinoises ». *Frontiers*, Vol. 64, N°1, p.44-47.
- Kuang, Xinnian, 2007. « De « sortir » à « rentrer » ». *Contemporary Writers Review*, No.1, p.20-26.
- La loi de la République populaire de Chine sur le travail*, 2008. Traduction de Hong Liang, Paul Kramer, sous la supervision de Jérôme Patenotte Cabinet Lefèvre Pelletier & associés, Avocats, version électronique,
http://www.droitfrancechine.msh-paris.fr/forum_fr/textes%20chinois/950101_loi_%20rpc_sur_le_travail.pdf
- Leblanc, Marie Denise, 2001. « Analyse de la représentation des femmes dans le discours et dans les images de documents de recrutement étudiant des principales universités canadiennes incluant l'Université Laval ». *Les cahiers de recherche du GREMF*, cahier 18, Université Laval, 41 p.
- Li, Minghuan, 2004. « To be a woman successful in career is not as good as to be a woman successful in marriage? — Some thoughts on the gender outlook of contemporary Chinese college girls ». *Collection of Women's Studies*, Vol. 60, N°4, p.25-30.
- Lin, Jinni, 2010. « Analysis of the occupational gender stereotypes factors affecting employment of female graduates ». *Journal of Hunan industry polytechnic*, Vol. 10, N°10, p.99-101.
- Merton, Robert K., 1938. « Social structure and anomie ». *American Sociological Review*, Vol. 3, p. 672-682.

Murdoch, Jake, Amélie Groleau, Louise Ménard, Élise Comoe, Céline Blanchard, Simon Larose, Pierre Doray, Bayero Diallo, Nahila Haouili, 2010. *Les aspirations professionnelles : quel effet sur le choix d'un domaine d'études non traditionnel?* (Projet Transitions, Note de recherche 10). Montréal, CIRST, version électronique,
http://www.cirst.uqam.ca/Portals/0/docs/projet_transitions/Transitions%20Note%2010-FR.pdf.

Olivier Brunel et Céline Gallen, 2010. *Et si c'était de la dissonance cognitive?* Version électronique, du site web L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL,
http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/54/77/75/PDF/LEMNA_WP_201045.pdf.

Philippe Pasquier et Brahim Chaib-draa, *Pragmatique des communications agent : ap-proche par la cohérence cognitive*, version électronique, site web de Simon Fraser University, www.sfu.ca/~ppa12/Publications/Pasquier-MFI03-theorie-coherence.ps.

Regulations Concerning the Labor Protection of Female Staff and Workers, 1988. Version électronique provient du site web de National Working Committee on Children and Women under the State Council,
<http://www.nwccw.gov.cn/html/38/n-140638.html>

Shi, Meixia, 2005. « Study on female college graduates' employment on present stage ». *Collection of Women's Studies*, Vol. 69, N°S1, p.43-46.

Stavrianos, Leften Stavros, 1998. *A global history: From prehistory to 21st century* (7th edition). New Jersey : Prentice Hall, 704 p.

Vidal, Catherine, 2006. *Féminin, masculin : mythes et idéologie*, Catherine Vidal (dir.). Parie : Belin, 123 p.

Wang, Jun, 2005. « On gender segregation in discipline in higher education ». *Collection of Women's Studies*, Vol. 66, N°4, p.17-20.

Wang, Junlan, 2005. *Research on the evolution and developmental countermeasure of the China female education*. Mémoire de maîtrise en education, Dalian university of technology, 39 p.

- Wei, Guoying et Xuefei Chen, 2005. « The impact of family culture on teenagers' gender stereotype ». *Collection of Women's Studies*, Vol. 63, N°1, p.29-36.
- Xu, Zhice, et autres, 2006. « An analysis of the reasons for employment difficulty of female students and the countermeasures ». *Journal of Hebei University of Science and Technology(Social Sciences)*, Vol. 6, N°2, p. 83-85.
- Zhao, Chan, 2006. « Les problèmes de l'éducation sexuelle pour les étudiantes contemporaines en Chine ». *Shanghai youth*, p.29-31.
- Zhao, Meiyu, 2001. *Traditional and modern: professional role conflict of modern Chinese women*. Mémoire de maîtrise en histoire, Guangxi Normal University, 78 p.
- Zhu, Xiaoying, 2002. « A positivist study of the gender identity of the female students in a college's foreign language's department ». *Collection of Women's Studies*, Vol. 44, N°1, p.18-22.
- 中華人民共和國勞動法. 法律出版社, 2008 : 59頁.
- 中華人民共和國婦女權益保障法. 中國法制出版社, 2005 : 25頁.
- 刘慧频. 关于完善妇女平等就业权的法律思考, 湖南师范学院学报, 2005, (5): 110-113
- 劉伯紅. 中國女性就業狀況. 社會學研究, 1995, (02): 39-48
- 劉巍. 論性別刻板印象與女大學生成才. 人才資源開發, 2009, (02): 71-73
- 劉英. 妇女平等就业权法律救济制度的缺陷及其完善, 西北大学学报, 2007, (5): 75-81
- 周春燕. 家庭性別教育的思考. 基礎教育研究, 2006, (04): 52-54
- 周華珍. 關於我國女大學生就業弱勢問題的思考. 中華女子學院學報, 2006, (01): 32-36

- 姜雲飛. 獨立與傳統：“80”后性別角色的雙重標準. 中國青年研究, 2009, (07): 23-28
- 張建奇. 我國女性參與高等教育的制約因素與發展趨勢. 高等教育研究, 1997, (04): 71-78
- 張霞. 女大學生就業難的原因及對策思考——以中華女子學院為例. 中華女子學院學報, 2010, (01): 33-37
- 張麗霞. 試論我國婦女就業權的法律保護, 河南大學學報, 2004, (1): 104-108
- 強海燕. 關於女性“成功恐懼”心理傾向的研究. 婦女研究論叢, 1999, (03): 4-9
- 徐敏. 建國以來中國女性就業的歷史沿革. 廣西黨史, 2006, (11): 15-17
- 徐曉波. 透視高校“急嫁族”現象. 當代青年研究, 2006, (12): 24-27
- 徐毅, 汪兵. 高校女大學生就業弱勢的困境分析與對策. 科教文匯, 2008, (05): 37-38
- 李曉燕. 社會性別意識偏差對女大學生成長的制約. 廣東教育學院學報, 2007, (06): 31-36
- 李榮華, 常麗霞. 女大學生就業難的因素分析與對策. 中國管理信息化, 2010, (07): 62-64
- 游翠萍. 夾縫裡的革命——論女性革命者形象與女性解放. 海南師範學院學報 (社會科學版), 2005, (02): 91-96
- 王澄霞. 中國的女權主義者為何集體失聲. 社會學家茶座, 2010, (07): 126-131
- 王蕾蕾. 對我國女性學學科化建設的思考. 中華女子學院學報, 2003, (03): 15-18
- 石彤. 女大學生社會性別觀念研究. 中華女子學院學報 (社會科學版), 2001, (04): 35-40

- 許冰. “80”后女大學生社會化問題的探討. 人力資源管理, 2001, (04): 263-264
- 錢煥琦. 女大學生自我角色認同和塑造. CYS青年廣場, 1998, (03): 53-55
- 錢煥琦. 從女大學生不樂意做女性談社會性別差異的形成及矯正. 婦女研究論叢, 2000, (04): 10-13
- 陳虹. 中國城市職業女性雙重角色衝突的原因及其化解途徑. 內蒙古工業大學學報, 2006, (02): 12-16
- 鮮開林, 關曉巍. 當前女大學生就業權的挑戰與對策分析. 學術園地, 2010, (02): 37-42